

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 ce. s la copie

16^{ME} ANNÉE, No 827.—SAMEDI, 10 MARS 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

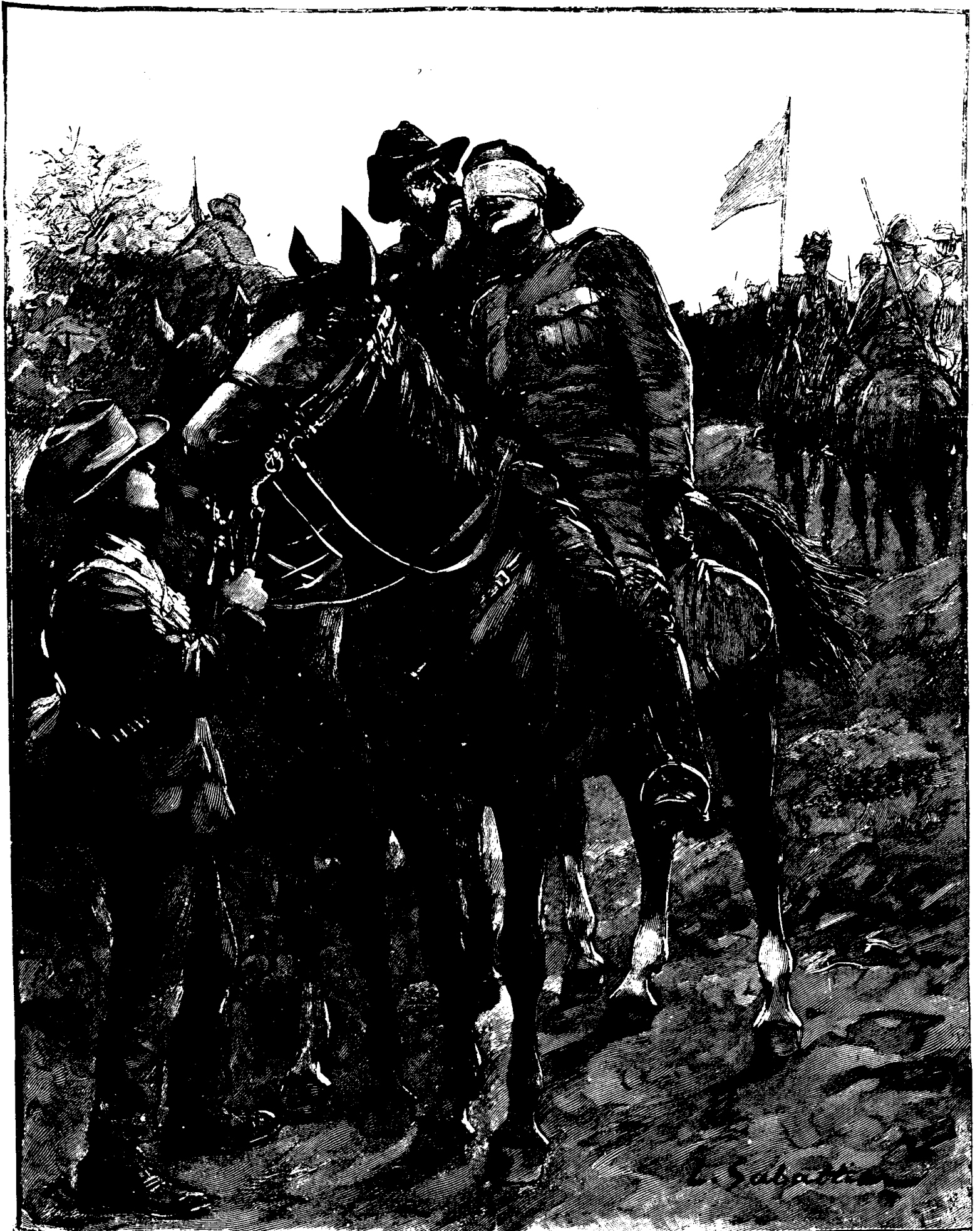
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Un parlementaire anglais dans le camp boer

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 MARS 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Aux étudiants, par F. Picard.—Feu M. Lucien Forget, par F. Picard.—Sur l'amitié, par Gilberte.—L'œuvre de Dieu, par René Ste-Foye. Poésie : Noces sublimes, par J. Archambault.—Poésie : Boutade d'une aïeule, par S. Bruyère.—Feuilles volantes, par Laurette de Valmont.—Les merveilles de la science.—Souvenirs de Rome, par L. des Carrières.—Poésie : Sonnet, par A. Lozeau.—Le jeu de Suzanne, par P. Rouget.—Un voyage d'études à l'Exposition.—La bonté, par Prévost-Paradol.—Terrible incendie.—Science récréative.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Bibliographie.—Les jeux du coin du feu.—Théâtres.—Primes du mois de février.—Un peu d'art au foyer, par E. Pécault.—Notes historiques.—Choses et autres.

GRAVURES.—La guerre du Transvaal : Un parlementaire anglais dans le camp boer.—Grand incendie au centre de Montréal : Vues d'ensemble des ruines prises des rues Sainte-Catherine et Saint-Dominique.—Portrait de M. Lucien Forget.—La guerre du Transvaal : Démolition d'un pont par les Boers.—Les distraits.—Illustrations des feuilletons.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX ÉTUDIANTS

Nos jeunes amis les Étudiants connaissent assez nos sentiments pour que nous ne les exposons pas ici.

Nous embrassons, dans notre dévouement aux jeunes gens, les Étudiants des deux Universités Laval et McGill.

Ces derniers ont oublié ce qui constitue le plus bel apanage de la jeunesse : la générosité.

Perdant cette vertu du cœur, ils ont violé le droit naturel, ils ont foulé aux pieds le droit civil.

Nous les prions de lire l'article publié par *La Patrie* du 2 mars courant, sous le titre : *L'Heure est décisive*.

On reconnaît, dans cet article, une plume autorisée. Nous prions notre ami d'agréer nos plus vives, nos plus entières félicitations pour la noble fermeté qu'il montre.

Nous savons ce que vaut le Canadien-français, nous n'avons aucune crainte pour ce peuple, survenant même une révolution.

Mais nous conseillons à tous nos Étudiants, de Laval ou de McGill, de se comporter dignement.

Si ces derniers oublient encore leur devoir de citoyens, l'état politique du pays pourra subir de profondes modifications. Les résultats en seront regrettables pour nos compatriotes d'autre langue—mais tant pis pour eux : ils l'auront voulu, nous ne pourrions que nous en réjouir.

FIRMIN PICARD.

FEU M. LUCIEN FORGET

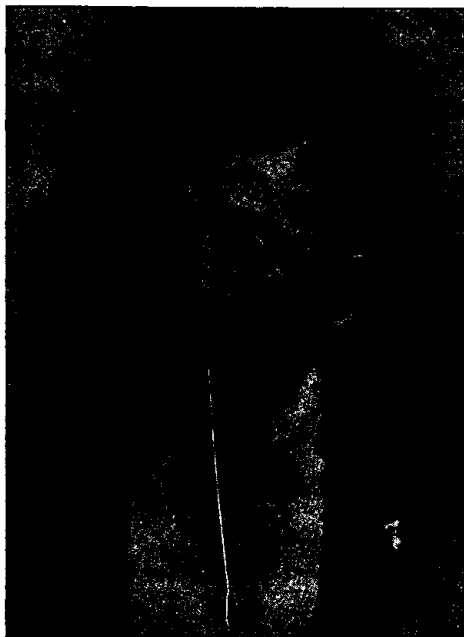
N'est-ce pas un saint évêque, rempli lui-même de la plus grande Charité, qui disait un jour : " Je baiserais les traces d'un homme charitable ! "

Dites-moi tant que vous le voulez qu'un homme vaut dix, vingt ou cent millions, exactement comme je l'eusse dit, dans le temps, d'un de mes chevaux, d'une propriété quelconque : cette estimation ne provoque nullement mon estime—cela me laisse totalement indifférent—.

Cet or donne-t-il l'esprit, procure-t-il même un semblant de qualité ?

Ouvriers, hommes du peuple qui souffrez, pauvres enfants qui pleurez parce que vous avez froid, parce que vous mourez de faim et que nul de ces favorisés de la fortune n'a même le sentiment de la bête qui, elle du moins, prend part à la souffrance d'un des siens, répondez-moi !

Dites-moi qu'un homme possède toute science, que sa confiance en la Providence défie toutes les traverses, que son attente d'une vie meilleure lui fait braver toutes les adversités : si cet homme ne compatit pas à la peine, à la douleur de son semblable, et cela pour l'amour de Celui qui a voulu, dans sa sagesse, les inégalités sociales qu'aucun pouvoir au monde n'a pu et ne pourra jamais faire disparaître : cet espoir, cette foi, cette science et l'homme en question n'exciteront que ma pitié, si pas mon mépris.



Cliché Laprés et Lavergne

M. LUCIEN FORGET

Mais si vous me parlez d'un homme qui souffre avec celui qui pleure ; qui donne avec joie son superflu, ou mieux encore son nécessaire à celui qui a faim, oh ! alors, vous m'émouvez jusqu'au fond de mon être ; plus heureux que Diogène je trouve un homme, un homme qui vaut quelque chose alors que votre millionnaire, votre savant, votre vertueux ne comptent pas plus, devant l'éternelle Justice, que le voleur, que l'homicide.

N'est-ce pas un saint évêque, rempli lui-même de la plus agissante Charité, qui disait un jour : " Je baiserais les traces d'un homme charitable ! "

* *

Ce qui semblera paradoxal, c'est que ces hommes dont la charité soulève l'admiration des autres, ces hommes se trouvent... au tribunal des Recorders !

Magistrats de police, obligés par leurs fonctions de frapper, de condamner, ils semblent inaccessibles à la divine pitié : avez-vous oublié déjà l'intègre et tant regretté M. de Montigny qui, par ses aumônes—oh ! comme il savait les faire avec délicatesse, avec des mots de consolation en décuplant la valeur !—a si bien réduit son patrimoine, qu'il n'a rien laissé à sa

veuve éplorée, à ses nombreux et charmants petits enfants ?...

Je sais qu'on demande, soit une pension, soit une somme d'un coup pour permettre à sa noble famille non pas de vivre avec faste, mais de ne pas mourir de faim. Je sais qu'à une seule exception près, et peut-être inconsciente, tout le monde, du haut en bas de l'échelle sociale, est d'accord pour dire que l'excellent juge, mort à la peine et mort de peine, mérite plus et mieux que tout ce que l'on propose. Mais !... il y a tant de mais, pour celui qui ne veut pas donner.

Toute veuve, tous enfants mineurs de magistrats, dans les pays civilisés, ont des lois qui les protègent, des pensions qu'on ne peut leur ravir.

M. de Montigny avait pour greffier M. Lucien Forget : est-il besoin de dire que celui-ci faisait comme son vénéré chef, et que toute infortune trouvait une aide, une consolation auprès de lui ?

Est-ce donc qu'avec ces deux chevaliers de la charité, cette vertu a quitté la Cour des Recorders ?

Si je ne craignais de blesser les deux magistrats qui ont recueilli la lourde succession de M. de Montigny ; si je ne redoutais le mécontentement de l'assistant greffier—celui qui semble tout désigné pour continuer les traditions de son devancier—; si je pouvais soulever un coin du voile recouvrant des milliers d'actes de charité de tout le personnel de ce bureau, que de choses émouvantes je citerais, dont j'ai été témoin ! Comme je dirais avec émotion moi-même que ni S. H. M. Weir, que, lui, canadien-anglais, j'ai imploré, parce que je l'aime beaucoup, pour des Français de France perdus en ce pays ; ni S. H. M. Poirier ; ni M. Bienvenu, assistant greffier, ne me refusent rien de ce que je leur demande pour des malheureux, quand je le demande au nom de mon saint ami, M. de Montigny !

Et ainsi de tous, en ce bureau.

Mais je n'ose rien dévoiler... je me tais.

* *

La mort frappe, dans les rangs de nos zouaves : on se croirait sur le champ de bataille !...

Le triomphe de l'Eglise serait-il proche, que notre saint Roi Pontife Pie IX se hâte tant d'appeler autour de lui ses zouaves, ses préférés ?...

Celui qui sait étendre la vue au delà des horizons de la mesquine politique intérieure, voit se dérouler les événements précurseurs, indices certains, de ce triomphe qui remettra l'ordre dans les nations affolées, stupides, gangrenées par les doctrines perverses.

Et notre cher camarade, notre fidèle ami, le bon chevalier Lucien Forget, entendant l'appel du saint Pontife que nous avons défendu de notre épée, de notre or, de notre vie, nous a quittés avec la sérénité qu'il mettait en tout ; le 27 février dernier, vers deux heures du matin, il remettait son âme à Dieu, ayant depuis longtemps donné son cœur à l'Eglise.

M. Maris-Lucien-Zéphyrin Forget—quelle belle coutume, existant encore dans quelques-unes de nos plus grandes familles d'ici et d'Europe, de donner le nom de *Marie* aux fils que Dieu envoie !—est né à Saint-Valentin, comté de Saint-Jean, le 23 février 1851.

Le 18 février 1868 après de brillantes études, il s'engageait pour la défense l'Eglise, dans le régiment des Zouaves Pontificaux où il fut aimé de tous, officiers et soldats.

Après deux ans de service, il rentra au Canada, reprenait ses études interrompues, et, en 1877, était reçu avocat.

En 1878, il épousait Mlle Marie-Louise-Octavie Papineau, fille unique de M. Octave Papineau.

Il fonda plusieurs cercles, l'Institut légal ; en 1882, devenait secrétaire du barreau ; en 1889, était nommé par la ville greffier de la Cour du Recorder.

Il y a un an, le Souverain-Pontife Léon XIII lui donnait la croix de Chevalier de l'Ordre de Pie IX, la plus haute décoration du Saint-Siège après l'Ordre du Christ, celui-ci réservé ordinairement aux têtes couronnées, mais auquel se vit élever notre très illustre général de Lamoricière.

M. Forget laisse une veuve et cinq enfants dans l'affliction : car il est permis de pleurer nos chers disparus ! Que cette famille si cruellement éprouvée veuille bien accepter nos condoléances !

J. Armand Sicard

SUR L'AMITIÉ

A. M. Rodolphe Brunet.

Dans son article sur l'Amitié, Montaigne a dit ces paroles si vraies à mon point de vue : " En l'amitié de quoi je parle, elles se meslent et confondent l'une et l'autre d'un mélange si universel, qu'elles s'effacent, et se retrouve plus la couture qui les a jointes."

Et plus loin, en parlant de son ami le célèbre la Boétie : " notre amitié n'avoit point à perdre de temps et n'avoit à se régler au patron des amitez molles et régulières auxquelles il faut tant de précautions de longues et préalables conversations. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération ; ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareilles ; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre ny qui feust sien ou mien ..."

N'est ce pas là une bien belle page qui démontre clairement ce qu'est la grande amitié qui, quand elle est bien comprise " vient illuminer une vie, en lui faisant voir un coin du ciel " ; qui, si elle ne peut être à la portée de tous, n'en est que plus précieuse à ceux qui en sont susceptibles ?

Oh ! oui, amitié, don du ciel, sans toi pourrait-on respirer un jour durant, pourrait-on croire au bonheur ?...

Non, bien sûr, quant à moi du moins ; et vous savez, je ne crois pas différer en cela des autres enfants d'Eden.

L'amitié ! elle aide à vivre, elle nous fait sourire même à travers les larmes, elle nous fait oublier que sur terre résident la perversité, le mensonge, la trahison, l'envie ; elle nous fait planer si haut, que les épines aiguës qui déchirent si cruellement les cœurs aux prises avec les affections toutes humaines sont ignorées de ces âmes privilégiées.

Je dis privilégiées ; en effet, puisque tant d'autres ne connaissent pas cette affection tendre qui unit les âmes.

Non ! les âmes viles, sensuelles, égoïstes ne la connaissent pas, elles ne sauraient l'apprécier ! elles sont ses ennemies. Aussi, comme elle fuit leur contact, ne réservant son souffle embaumé que pour ceux qui se plaisent sous son égide !

Ainsi que vous le dites aussi, aimable chroniqueur de là-bas, cette amitié si caressée de moi, ne suffit pas à un cœur ambitieux. A celui-là, il faut peut-être davantage.

Mais quand un cœur n'est pas ambitieux... Quand il ne demande qu'un brin de réciprocité à cette franche amitié qu'il a vouée à l'âme choisie, à l'âme, sœur de son âme, et même plus, quand il ne demande qu'à se donner sans rien exiger en retour ?...

Pour moi, j'ai dans mon cœur l'image de deux êtres bien chers qui se sont fait aimer par la délicatesse de leur cœur, la noblesse de leur intelligence. Nous sommes si bien liés que vraiment, il nous serait difficile de " retrouver la couture qui nous a joints ! " Eh bien ! Tant que ces âmes seront miennes, je sens que jamais le voile du malheur ne me couvrira de ses ombres épaisses ! Certes ! une douleur pourra m'atteindre ; mais tout près, sera le baume restaurateur, l'onde rafraîchissante... J'irai frapper à leurs cœurs, je sais que l'on m'en ouvrira la porte toute grande.

Ah ! il fait bon avoir confiance en l'amitié. Une aimable charmante jeune fille disait dernière-

ment à sa sœur d'affection : " Vraiment, j'ai bien souffert ; les déceptions se sont attachées à mes pas : mais aujourd'hui que mon cœur est tout plein de la belle amitié, je me sens tout heureuse, mon cœur s'est relevé sous ses propres ruines et de nouveau il renaît à la joie sous les caresses de l'amitié."

Cela ne parle-t-il pas en faveur de ce sentiment que vous semblez nier ?

Mais, quoi que vous en disiez, vous n'êtes pas aussi sceptique que vous voulez nous le faire croire. Rappelez-vous s'il vous plaît, votre chronique du 15 février 1899, alors que malade, vous admiriez—rageusement—les solides gaillards en bonne santé, et les belles filles se promenant, en souriant au printemps. Vous croyiez entendre votre bon diable de cœur qui, n'aimant pas du tout les caresses de la grippe, aurait voulu voler, de préférence, vers les choses belles, sentimentales. Il appelait à lui l'amour, le soleil, le printemps—et l'amitié aussi j'en suis sûre—.

Oh ! ne le niez pas : la belle et douce figure de l'amitié, qui doit être pour le malade ce que sont les rayons du soleil pour la nature entière ; ce que sont à nos regards émerveillés les tableaux gracieux, poétiques, des fleurs montrant leurs tiges coquettes, des bourgeons ressortant des arbres qui nous semblaient si laids quand encore la neige les couvrait ; ce qu'est pour l'âme rêveuse le parfum de la rose, le gazouillis d'un ruisseau.

Donc, la conclusion de tout ceci c'est que, quand vous niez la puissance de l'amitié, je ne vous crois pas du tout. Votre âme est trop susceptible d'apprécier les grands sentiments ; votre âme est trop élevée pour ne pas croire à celui-là.

Mais quelle question me faites-vous là ? " Par quelle blessure donc votre jeune cœur a-t-il pu être atteint ? " Franchement, si quelqu'un des miens vous eût entendu, il se fut inmanquablement écrié : " Mais serait-il possible ? Notre petite riieuse aurait-elle souffert déjà ? quand ? comment ? Elle qui toujours nous réjouit par sa gaieté, sa bonne humeur ? Mais c'est impossible, je n'en veux rien croire. Le cœur de notre Fauvette (mon père m'appelle toujours de ce petit nom, n'en déplaise, j'espère, à votre gentille, estimée collaboratrice, car ce petit nom, qui est le sien, ne m'est donné qu'en famille), le cœur de notre Fauvette ne pourrait pleurer quand sa voix ne chante que la joie, le bonheur de vivre ! "

Car vous savez, j'aime follement la vie...

Ah bien, monsieur, vous vous êtes trompé, aucune blessure n'a atteint mon cœur.

Pourtant... si... une grande douleur a traversé ma vie : c'est cela, peut-être, qui me donne cet air de gravité (précoce) que vous avez remarqué. Vous savez : le pied sur une tombe, on envisage les choses à travers un sombre voile ; mais ce n'est pas ce genre d'épreuves que vous aviez cru voir. Celles que vous pensez sans doute, ne m'ont jamais atteinte, mais elles ont passé près de moi. Elles ont appelé mon attention : j'ai dû même passer à leur suite, réparer le mal qu'elles avaient fait.

Oh ! c'est terrible de voir ainsi souffrir ! J'ai vu une jeune fille cacher son front dans ses mains et soupirer dans un sanglot ; " Seule, toujours seule ! " et elle pleurait, et moi... je me demandais pourquoi elle pleurait, elle qui avait un père, une mère, une sœur, une amie qui la comblaient de tendresse. (Vous voyez combien je suis naïve malgré mes grands airs d'expérience !). Je ne comprenais pas qu'elle ne sût pas se contenter de la tendresse de l'Amitié.

J'en ai vu une autre qui venait de subir une grande déception ; elle pleurait, se lamentait, parlait de mourir ; et moi, qui ne sentais pas comme elle, mon cœur ne parlant pas le même langage je ne savais que lui dire !

Et combien d'autres, mon Dieu ! ! !

Toutes ces âmes aussi, ne demandant à la vie que " sourires et caresses " ne trouvèrent pas leurs cœurs bien forts pour lutter contre " ces orages et ces luttes " qui du premier coup les abattirent. Aussi ce ne fut pas sans souffrances qu'elles purent recueillir les débris de leurs pauvres cœurs brisés. Si elles s'étaient habituées à voir cette terre comme une " vallée de

larmes," elles auraient attendu, sinon sans crainte, du moins avec calme, les heures de tristesse et de souffrances, et celles-ci venues, les forces se développant avec elles, elles auraient, et lutté avec grandeur, et vaincu avec noblesse.

Certes ! la vie se fait bien cruelle pour quelques-uns ! Oui, la durée des tempêtes excède trop celle des jours sereins ; mais est-ce une raison pour que nous passions notre vie à gémir sur cet état de choses ? Ne vaut-il pas mieux réagir, s'armer de pied en cap pour attendre ferme l'ouragan et lui tenir tête ?...

Si nous sommes vainqueurs, quelle joie ! Si nous sommes vaincus, tant pis ! relevons-nous courageusement : de cette défaite sortira peut-être notre prochaine victoire...

Et puis, je le répète, si nous savions nous contenter de fortune présente, si nous savions chérir ce que nous possédons, nous serions plus heureux...

Je vous entends me dire : " Oui, mais si nous possédions ce que nous aimons, le bonheur serait encore plus grand !..."

Eh ! mon Dieu ! je veux bien vous croire, contradicteur que vous êtes...

Mais, je vous l'ai dit, je ne suis point ambitieuse.

Gilberte

L'ŒUVRE DE DIEU

Le Tout-Puissant, dans ses desseins sur l'avenir des peuples, voulut que son Divin Nom se répandit par tout l'univers.

Son amour infini des mortels lui montra un délicieux coin où le signe de la Rédemption n'avait pas encore dessiné son profil béni.

Pressé par un redoublement d'amour, Il fit germer sur cette terre encore inconnue, qu'Il s'était plu à embellir des plus riches dons de la nature, des cœurs bons et aimants, des âmes dévouées jusqu'à l'héroïsme.

Et c'est pour cela que nous voyons aujourd'hui des jeunes vierges douces et pieuses, des mères vraiment chrétiennes, qu'aucun revers ne décourage, parce que le Dieu qui soutient l'univers a présidé à nos destinées.

En voyant tant de grandeurs et tant de dévouements, nous aimons à chanter

Vive la Canadienne.

L'avenir ne peut donc être que glorieux pour nous, car ces femmes courageuses sont des filles du beau pays que le Vicaire du Christ a surnommé *Fille aînée de l'Eglise*, et la France est immortelle.

RÉNÉ STE-FOY.

Saint-Henri, 1900.

NOCES SUBLIMES

*L'œil en feu d'un beau jour va fermer ses cils blonds,
Enivré du concert des lyres estivales ;
Et sur les champs ployés de gorgeantes moissons,
Frissonnent à demi les brises diurnales ;*

*Plus haut que les coqs d'or des sombres cathédrales,
Dont les clochers géants percent les horizons,
Un essaim parfumé de caresses florales
Embaume, en la buisant, la tête des vieux monts*

*Et des sons indécis de musique lascive,
Modulent aux échos leur volupté hâtive
Dans un coin de ciel gris, que la noirceur poursuit*

*C'est là que le vieux jour, gisant, presque en ruine,
Orné de diamants qu'une étoile fulmine,
Depuis l'aube des temps s'endort à la nuit.*

J. Archambault

BOUTADE D'UNE AIEULE

MONOLOGUE

*Seigneur, où nous en allons-nous ?
Vraiment c'est à devenir fous
De vivre en le siècle où nous sommes !
Qu'aurait dit le monde autrefois,
Si les femmes, bravant les lois,
Avaient pris la place des hommes ?*

*C'est ainsi pourtant, aujourd'hui ;
De nouveaux horizons ont lui
Sur les esprits et sur les choses ;
Un vent de révolte a soufflé,
Le monde s'est renouvelé
En d'étranges métamorphoses !...*

*Je n'y comprends plus rien, vraiment !
Nos fils commencent l'allemand,
Avant même de savoir lire...
Plus d'enfume, plus de gaieté !
On leur apprend tout, excepté
L'art de jouer et de sourire.*

*Affectant des airs de garçons,
Nos filles lisent leurs leçons
En fumant une cigarette ;
Boivent du punch, parle argot,
Et ne désirent pour leur lot
Que tennis, touf-touf, bicyclette !*

*Ce n'était pas assez... Voici
Qu'elles veulent avoir aussi
Et leurs bachots et leurs licences...
" Vivent la toge et le rabat !... "
Bientôt, en robe d'avocat,
Elles viendront aux audiences...*

*Fières de leurs premiers succès,
Elles demanderont l'accès
Des hautes dignités publiques ;
Vous verrez, en des temps prochains,
Se mouvoir sous leurs blanches mains,
Les grands ressorts des républiques.*

*Plus d'éventails, plus de bijoux,
Plus de parfums subtils et doux,
Plus de fleurs, ces touchants emblèmes,
Des banquets, des cris, des discours,
Tout un tapage à rendre sourds
Messieurs les députés eux-mêmes !*

*Pour entraîner vers les combats
Nos officiers et nos soldats,
Ces femmes, hier poltronnes,
L'épée au poing, l'orgueil au front,
Dans l'avenir s'enrôleront
Sous l'étendard des Amazones.*

*Quand ces choses arriveront,
C'est que les hommes ne seront
Que de vulgaires femmelettes,
Bavards, légers, tout au plus bons
Pour emmailloter leurs poupons
Et pour tourner les omelettes !*

*Et vous riez de mon émoi ?
Et, vous vous demandez pourquoi
Mon vieux sang s'indigne et tressaille
Devant le siècle que voilà ?...*

*J'ai trop vécu pour voir cela ;
Il est grand temps que je m'en aille !*

SYLVAIN BRUYÈRE.

FEUILLES VOLANTES

30 janvier.

Il neige. A ma fenêtre, le givre d'argent accroche ses perles de cristal, et le blanc frimas y étale les fleurs de sa dentelle. Quand je vois la pluie tomber, parfois fine et serrée, parfois en larges gouttes, je crois bien que cette pluie, triste et ennuyeuse, vient de ces nuages gris et ternes, de ces épais brouillards qui flottent au firmament ; mais quand je regarde la neige, la blanche neige qui tombe belle, immaculée, qui sème ses flocons étoilés sur les toits, sur les grands chemins, il me semble que cette neige vient du ciel, du ciel où tout est pur, où tout est immaculé, il me semble que ce fin duvet blanc est un duvet d'aile d'ange qui tombe du ciel, pour embellir la terre.

Hier, il y avait bal chez Mme C..., et aujourd'hui, il fait rêver. Pauvres fleurs d'hier, vous inclinez vos

tiges, vous courbez vos têtes, bientôt, vous mourrez ! Vous étiez belles, hier, fraîches écloses, pleines de parfums enivrants ; mais aujourd'hui, pâles et languissantes, vous êtes plus belles encore, car dans vos parfums mourants, vit le souvenir exquis des heures douces d'hier, des instants bénis, déjà envolés, déjà bien loin ! Hier n'est plus, et de la longue chaîne de mes jours, une maille s'est déliée pour tomber dans le vide du passé. Hier n'est plus, et de la gerbe de roses et d'épines que je glane tous les jours, une fleur s'est fanée, une rose s'est effeuillée. Hélas, peut-être demain, les épines viendront meurtrir mon cœur et l'ensanglanter !

6 février.

Eh bien ! non, aujourd'hui encore, je glane des roses, je me tresse des couronnes de fleurs. Ah ! Si elles étaient immortelles !... mais les roses sont éphémères, éphémères comme le bonheur. Quand on est heureuse comme moi, quand tout nous sourit, la vie et ses illusions, oh ! se peut-il qu'on ait des heures tristes, des heures où notre cœur ivre de joie sente le pressentiment de la souffrance l'étreindre de son glaive de fer, lui jeter ses fleurs de deuil et de sacrifice ?

Oh ! moi, jje suis heureuse ; mais être heureuse, tant que durent le printemps et les roses, être heureuse, jusqu'à vingt ans, est-ce là le bonheur ?

Oh ! non, je le sens bien, puisque dans mon cœur un vide immense appelle toujours le bonheur qui doit le combler ; et je sais bien aussi que ce vide affreux, le cœur humain ne le comble jamais. Et dans mes heures tristes, dans mes heures d'ennui, je songe à la vie si pleine de désillusions, à l'avenir drapé dans les plis de son manteau rose quand on le voit de loin, mais revêtu d'un long linceul quand il vient à nous, et je crains bien que le bonheur ne me garde point ses caresses et ses baisers.

15 mars.

Il va pleuvoir. Les épais nuages qui passent au firmament ont drapé le ciel de leurs plis de deuil. C'est si triste la pluie ! Il fait noir, très noir. Et puis, en larges gouttes, en larmes abondantes, la pluie tombe maintenant. Peu à peu l'obscurité se dissipe, la pluie tombe toujours, régulière et monotone.

Il me semble que c'est un peu là l'image d'une âme que la douleur a écrasée. D'abord, ce sont des nuages, ces voiles de tristesse qui recouvrent les plis les plus intimes du cœur, ensuite il fait noir, très noir. C'est que l'espérance a laissé éteindre sa dernière lueur, sa dernière flamme, et puis ce sont les larmes qui tombent brûlantes, qui consolent, qui soulagent, et quand l'amertume de la douleur a passé quelque peu avec les larmes, l'espoir rallume son flambeau, l'espérance jette une nouvelle étincelle et, peu à peu, les ténèbres se dissipent. La souffrance reste dans l'âme, mais dans l'âme qui espère un second bonheur.

10 avril.

Pâques ! Alleluia ! Le soleil d'avril envoie à la terre, avec ses reflets de topaze, son plus beau sourire. Le firmament, dans toute l'étendue de son bleu tendre et exquis, n'a point gardé un seul nuage, un seul souvenir de tristesse et d'orage. Les cloches de Pâques jettent dans les airs l'alleluia du grand jour. Pourtant, c'est bien la vie nouvelle : le printemps qui renaît, les beaux jours qui revivent, et les âmes rejuvenies font rejaillir jusques au ciel les cris de leur cœur et lancent là-haut, avec les notes vibrantes de l'airain sacré, l'encens de leur prière, pure et belle comme l'aurore de ce jour.

Qui n'a pas senti son âme vibrer d'enthousiasme et de foi, qui n'a pas senti dans son cœur l'immense besoin de l'infini, quand les cloches ont chanté la résurrection, quand l'orgue sacré a fait retentir les voûtes au son du " Resurrexit ? "

Ah ! si la douleur déchire notre âme, si la souffrance laboure notre cœur, il me semble que tout s'efface au jour de l'Alleluia, et qu'alors l'âme redit bien haut le Credo de la douleur, le Credo de l'âme qui croit, qui espère, qui aime !... Et le printemps, n'est-ce point la saison de l'espérance ? Oh ! les malheureux, que la joie n'a point caressés, que les délices de la félicité n'ont point charmés, oh ! qu'ils

doivent espérer, ces pauvres déshérités, quand le printemps jette son premier rayon, quand Pâques sourit !

Tous les jours, quand le soleil envoie sa clarté sur la croisée, juste vis-à-vis de ma fenêtre, un pauvre poitrinaire vient regarder le soleil qui le réchauffe, l'azur du firmament, et les oiseaux qui passent dans l'air, en jetant leur mélodie.

A la fleur de l'âge, à l'aurore de ses vingt ans, la mort l'a déjà baisé au front. Pour lui, il semble que le printemps, c'est le salut, la vie ! Ce matin, quand il m'a saluée, son regard était plein d'espoir, ses joues étaient peut-être moins pâles, et d'une voix pleine d'une assurance qui fait mal au cœur, il dit : " Mlle Laurette, le printemps va me sauver ; le soleil est chaud, l'air est bon. Pensez à moi, quand tout à l'heure, à la messe de Pâques, vous entendrez l'Alleluia, le Resurrexit ! "

Pauvre poitrinaire ! Pourquoi meurt-il ? Et surtout pourquoi meurt-il en se rattachant tous les jours à la vie ?

26 mai.

Les lilas ont fleuri. C'est le mois de mai. Le printemps a laissé tomber des plis de son manteau la verdure et les roses, et la terre embellie a revêtu sa parure de fête, sa toilette des beaux jours. A la fenêtre du pauvre poitrinaire, les premières fleurs dépliant leurs corolles embaumées en jetant dans l'air leurs parfums printaniers. Tous les jours, le pauvre poitrinaire vient demander au soleil un peu de chaleur et un peu de vie nouvelle, l'air pur et frais des beaux jours de mai.

C'est bien en vain !... Tous les jours il continue de pâlir, tous les jours il continue de mourir !...

14 juin.

Qu'il fait beau ! Le soleil d'été a salué la terre. Dans les prés, les blanches marguerites déploient leurs pétales immaculés. On dirait la mer paisible qui, le soir, berce ses vagues blanches d'écume, on dirait...

23 juillet.

Les blés sont mûrs. Dans les champs, les épis courbent leur tête jaune vers la terre, et la brise tiède du soir court dans leurs tiges blondes comme dans une épaisse chevelure d'or. Dans les moissons fraîchement coupées, les grillons chantent leurs cris monotones.

Mon pauvre poitrinaire est plus pâle, plus faible. Quelle agonie lente ! Quelle agonie de tous les jours ! Et pourquoi faut-il que cette cruelle phthisie laisse au pauvre poitrinaire tant d'espoir, tant d'attache à cette existence qui fuit d'heure en heure et s'envole si vite ?...

A sa fenêtre, les roses d'été semblent mettre un peu de joie, un peu de bonheur ! Et quand le pauvre malade vient regarder le soleil, il cueille une rose, la fixe longtemps de son bel œil noir, et puis, je vois des larmes qui tombent dans le calice de la fleur !

Tout à l'heure, il sourira au rayon de soleil qui réchauffera ses membres transis et se croira sauvé parce que le rayon de soleil a de la vie, comme à peine il y a un moment, il se désespérait en voyant une rose se faner et mourir ! Triste alternative de souffrance et d'espoir !

30 août.

Ce que c'est que la vie ! Une illusion dans un décor ! Deux instants de joie dans une heure de souffrance !

Ce matin, la cloche a tinté le glas du pauvre poitrinaire, et quand dans la voûte de l'église se perdait avec les derniers sons de l'orgue, la dernière fumée de l'encens, j'ai pleuré sur cette âme, partie si tôt, sur cette fleur, brisée aux premières lueurs du soleil !

Pauvre disparu ! Ta fenêtre est déserte ; au soleil et aux roses, tu ne viendras plus demander un rayon de bonheur, un parfum d'espoir ! Mais le souvenir de tes souffrances a laissé dans mon cœur, un " In memoriam " qui ne s'effacera point !

Laurette de Valmont.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

VÊTEMENTS EN PAPIER

On fabrique d'une manière assez continue, au Japon, des vêtements en papier. Ce papier, qui est fait avec l'écorce de certains arbres, est très souple et très résistant en même temps. On peut le couper et l'apprêter comme une étoffe ordinaire. Il faut seulement le doubler avec une cotonnade près des trous de boutons ou sur les bords des vêtements qui sont plus sujets à une usure rapide. Les habits confectionnés ainsi ne s'opposent pas beaucoup plus que les vêtements ordinaires à la transpiration du corps. Le poids en est moindre, puisqu'une verge carrée de ce papier-étoffe ne pèse que 66 grammes. La résistance est considérable ; on ne déchire pas plus facilement une feuille de ce papier qu'on ne le ferait pour le cuir des chaussures. C'est une garantie contre l'usure.

LA PHOTOGRAPHIE DE L'ESTOMAC

Un savant allemand, le Dr Lange, a construit, dans le courant de l'année qui vient de finir, un appareil destiné à photographier les parois intérieures de l'estomac.

Cet appareil peut, paraît-il, rendre de grands services dans des cas de cancers ou de plaies dans l'estomac, dont on peut, grâce à lui, connaître le nombre, l'aspect, la position, la nature et l'importance.

L'instrument est une merveille de travail et de précision ; il consiste en un tube de verre (fig. 2) contenant une minuscule lampe électrique, et qui est avalé par le malade (fig. 1). Au fond du tube est une feuille sensible de vingt pouces de long et d'un demi pouce de large, roulée sur elle-même et que l'opérateur peut développer en tirant légèrement sur un fil fixé à l'une de ses extrémités. Aussitôt l'appareil à l'intérieur de l'estomac, la lampe s'allume, et l'opérateur développant la feuille sensible, celle-ci photographie presque instantanément les parois de l'estomac qui s'étendent devant elle, et qui lui sont tour à tour présentées en faisant subir à l'appareil un mouvement de rotation sur lui-même.

On retire alors l'instrument et ses photographies, qui sont ensuite développées et agrandies à volonté.

LE LIÈGE COMPRIMÉ

On sait que le liège est une des substances présentant le moins de conductibilité pour le son et la chaleur. La principale raison qui a limité jusqu'ici son emploi en matière de construction, c'est la difficulté de se le procurer sous une forme inaltérable. On a lancé récemment dans le commerce un produit nommé "cork tiling," fabriqué avec le liège connu sous le nom de "liège vierge" trituré, comprimé, soumis à l'action d'un procédé breveté. Ce produit est exempt de ciment et de la matière collante ordinairement employés pour lui donner la cohésion. Le *Scientific American* assure que les carreaux fabriqués avec le liège pur comprimé constituent un excellent pavement qui, outre les avantages d'être sans bruit, imperméable et aseptique, possède la qualité de résister longtemps à l'altération produite par l'usage. En variant la force de la pression et en modifiant légèrement le procédé de fabrication, on obtient des plaques de liège de couleurs et de densités diverses qui, découpées et modelées en forme de panneaux, peuvent être employées pour le lambrissage, soit indépendamment, soit assorties avec un parquet de liège.

Des feuilles de liège, comprimées et découpées selon les dimensions et l'épaisseur voulues, forment un excellent revêtement pour les poulies de transmission. On dit qu'une poulie munie d'une gaine en liège comprimé, transmettra la tension de la courroie restant la même, cinquante à soixante pour cent d'énergie en plus qu'une poulie à surface métallique polie.

SOUVENIRS DE ROME

ROCCA DI PAPA, 11 août 1868

Mes chers parents,

Hier, nous avons eu une des plus grandes joies que nous puissions éprouver. Sa Sainteté Pie IX a daigné visiter notre camp et y a célébré la messe.

Nous avons décoré nos rues, nos tentes, comme on le fait pour fêter son souverain. Le canon tonnait quand le Saint-Père approcha du camp ; les quatre à cinq mille zouaves étaient sous les armes, l'aspect était imposant.

Que j'aurais été heureux de vous voir ici en ce beau jour ! Il est impossible de rendre ce que nos cœurs ressentent, quand nous voyons de près le doux Pontife, mais surtout quand il vient au milieu de nous et pour nous, comme en cette visite au camp.

Le 15 août.

Je reprends ma lettre du 11, que j'ai dû laisser inachevée.

Aujourd'hui, 15 août, c'est l'Assomption, une des plus grandes fêtes de l'année dans toute l'Europe ; c'est aussi la fête de la France.

Le matin, j'ai communiqué. Il y avait tant de zouaves à la sainte communion, que tous ne purent avoir leur tour à la même messe.

Les messes furent dites à l'autel élevé au milieu du camp.

Tout contribue à rehausser la belle fête de la Mère de Dieu. Le temps est superbe ; le soleil brille dans le ciel d'un bleu si profond, qu'on le désigne sous le nom du beau ciel d'Italie. La nature, dans les montagnes, est resplendissante.

E: là-bas, devant nous, s'étend la grande plaine aride, brûlée du soleil, la campagne romaine ; et tout au fond, se détachent comme des flèches ou des globes lumineux les coupôles et les campaniles de la Ville Eternelle.

Je suis assis moelleusement dans une vraie forêt de châtaigniers, dont l'ombre bienfaisante me rafraîchit malgré la chaleur intense. Cette forêt couvre la pente d'une montagne dans le voisinage du camp.

Puisque j'en ai le temps, je vais vous donner une petite idée de notre vie du camp. Voici quinze jours que je m'y trouve, je puis donc vous en parler. Je vous avouerai que je préfère cette vie à celle de la caserne.

Le matin, le réveil sonne à quatre heures et demie. Nous avons jusqu'à cinq heures et un quart pour faire notre toilette. Je n'emploie pas tout ce temps, je me couche toujours tout habillé, ainsi que mes sept compagnons de tente. Est-ce à cela que nous devons de n'être pas malades, quand presque chaque autre tente compte un ou plusieurs malades ? Il y a même des zouaves gravement atteints.

Nous avons un peu de paille pour nous coucher : dans ma tente, au lieu de paille, nous avons étendu de

la fougère, ce qui est beaucoup plus sain et éloigne tous les petits parasites inséparables de la vie des camps.

Vers cinq heures et demie, chaque compagnie se rend à l'emplacement désigné pour son bataillon, chaque bataillon évoluant séparément. Je vous ai dit que nous comptons ici les cinq bataillons des Zouaves.

Avant-hier, nous avons dû recommencer toute l'école de tir, nos carabines ayant été échangées pour le joli fusil Remington à tir rapide, d'un mécanisme très simple et très solide.

On peut dire que le nombre des Zouaves a décuplé par l'adoption de cet excellent fusil qui donne jusqu'à seize coups à la minute.

L'exercice se termine à huit heures du matin. Peu après, nous prenons notre premier repas, la soupe. Elle n'est pas toujours très appétissante, mais ce n'est pas de la faute des cuisiniers. La cuisine se fait en plein air. Quand le vent s'élève quelque peu, vous comprenez que nos gamelles et les gamelles de campement sont vite revêtues d'une épaisse couche de poussière, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Il faut bien avaler tout, puisqu'il n'y a rien autre chose à manger ! C'est une bonne école, l'école du régiment. Il faut bien, qu'on le veuille ou non, mettre de côté toute délicatesse sur le choix des mets, et se faire à toute sorte de nourriture.

Après la soupe vient le nettoyage de nos guêtres, de nos souliers, de nos armes : on astique ferme, alors !

Ce nettoyage nous conduit jusqu'à l'appel de midi. A midi, un coup de canon annonce la consigne, c'est-à-dire la sieste jusqu'à cinq heures ; le *rata*, c'est-à-dire le deuxième repas, nous est donné un peu avant cinq heures, après quoi, si nous n'avons ni garde, ni corvée, nous sommes libres jusqu'au soir. On en profite pour courir à travers champs.

Je laisse à Marion le soin de vous raconter l'excursion que nous avons faite dernièrement jusqu'au sommet d'une montagne. Je crois qu'il vous intéressera et vous fera rire.

L'appel du soir se fait à neuf heures sur le front de bandière du camp. Aussitôt l'appel terminé, l'aumônier de chaque bataillon dit la prière du soir, peu longue, à laquelle assistent tous les Zouaves. Cette prière se compose du *Pater*, de l'*Ave*, des litanies de la sainte Vierge et du *De profundis*. Nous terminons par le chant du *Laudate*, et nous allons nous coucher.

LÉON DES CARRIÉS.

Dans les horreurs de la guerre, le Français chante, boit et rit ! — VOITAIRES.

La nature humaine est la même partout : partout elle recherche avidement les éloges de l'opinion et les sises de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'Etat. — LOUIS VEUILLON.



APPAREIL DU DR LANGE POUR PHOTOGRAPHER L'INTERIEUR DE L'ESTOMAC

(Voir l'article, "Les merveilles de la science")

Au drapeau de mon régiment, j'écris ma devise : ne jamais reculer. — HAMPDEN.

SONNET

A nos compatriotes du Nord-Ouest.

*Les gerbes ont empli le grenier jusqu'au faite
Et leurs lourds épis blonds semblent de l'or en tas ;
Les grands bœufs somnolents se reposent, bien las,
Contents de voir s'enjurer au loin la tâche fuite.*

*La tranquille chaumière a pris un air de fête ;
Pour le pauvre en haillons, traînant partout ses pas,
Le pain sera moins cher, moins rare le repas ;
La joie en chaque lieu brillera plus parfaite.*

*Près de l'âtre flambant, ô brave labourneur,
Écoutant l'aiglon dechaîner sa fureur,
Compte les blancs écus de la bourse sonnante ;*

*Car ils sont bien à toi, ces sueurs de ton front,
Comme sont au Bon Dieu l'étoile scintillante
Et l'âme du péché pure de tout affront !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1900.

LE JEU DE SUZANNE

I

— Voyons, Marcelle...
— Non, tu as tort, et voilà tout !...
— Comment ! j'ai tort ?... C'est trop fort, en vérité !
— Possible, mais c'est comme cela !
— Tu ne me laisses pas t'expliquer...
— Que veux-tu expliquer ? Chaque fois que tu arrives en retard, c'est la même chose ! Tu rencontres Jean, tu rencontres Jacques, m'assures-tu ; mais qu'est-ce qui me le prouve ?

— Alors, je mens ?... Dis-le tout de suite !...

— Je ne vais pas encore jusqu'à le dire, mais je ne comprends pas ce que tous ces retards signifient.

— Ils signifient simplement, ma chérie, que je me donne beaucoup de mal pour réussir, pour tenter d'arriver. C'est de plus en plus difficile chaque jour ! Tu te figures, toi, que les alouettes toutes rôties vont nous tomber dans la bouche !

— Moque-toi, moque-toi bien !

— Ecoute, Marcelle... Si je suis rentré tard pour déjeuner, c'est que j'ai dû passer près d'une heure avec Nardin, l'ami intime de Morland, le directeur des Grandes-Manufactures... J'ai une grosse affaire à proposer à ce dernier. Aussi, depuis une semaine, je désire voir Nardin. Mais il est très occupé, et on ne le trouve presque jamais chez lui. Par un heureux hasard, je l'ai rencontré et, pour pouvoir mieux causer avec lui, je lui ai offert d'entrer dans un café... Voilà l'explication de mon retard... Et tu devrais être joyeuse, puisque Nardin m'a promis son appui ; mais au lieu de cela, tu récrimines, tu maugrées, comme si tu ne voulais pas comprendre toute l'importance qu'il y a pour moi à être mis en rapport avec Morland !

— Ah ! voilà qui est parfait !... Je ne suis pas à même de comprendre, maintenant !... Pourquoi ne dis-tu pas franchement que je ne suis qu'une sotte !

— Oh ! vraiment, tu as l'humeur vive, aujourd'hui !

— Je suis comme toujours ! Tu m'as prise ainsi !... il est un peu tard pour me faire des reproches !

— Mais je ne te fais pas de reproches !

— Non, ce sont des compliments, sans doute !

— Voyons, ma petite Marcelle !...

— Avec toi, c'est toujours moi qui ai tort !

— Marcelle...
— Eh bien ! non, non, je n'ai pas tort, entends-tu ?

— Bon !... J'en conviens !... Tu as raison !

— Oh ! tu veux railler encore !... Cela m'est indifférent !... D'ailleurs, agis à ta guise : tu es libre !

— Si tu m'aimais, Marcelle, tu ne parlerais pas ainsi !

— Bien ! Convenons aussi que je n'ai pas de cœur ! Ce sera complet.

Pierre Nollet eut cette fois un mouvement d'impatience.

— Tiens ! fit-il, en voilà assez !

— Quoi ! tu voudrais m'imposer silence ?

— Je dis que tu m'énerves, à la fin, que tu agis comme une méchante femme !

— Des outrages, à présent !... Je devais m'y attendre !... La mesure est comble !

Pierre se leva de table brusquement, jeta sa serviette :

— Je m'en vais, fit-il ; je ne puis supporter plus longtemps une scène aussi ridicule !

Mais à ce moment, son regard tomba sur Suzanne, une mignonne fillette de trois ans et demi qui, tapie depuis un instant dans un coin de la salle à manger, avait cessé ses jeux en entendant son père et sa mère élever la voix.

Elle les contemplant craintivement, un peu d'inquiétude au fond de ses grands et clairs yeux bleus.

Pierre se dirigea vers sa fillette adorée, la prit dans ses bras, la serra longuement contre lui. Puis, il regarda Marcelle. Evidemment, il n'attendait qu'un mot de la jeune femme pour se précipiter auprès d'elle et lui dire qu'il regrettait sa vivacité.

Mais ce mot, Marcelle ne le prononça pas.

Dans une attitude volontaire, le menton posé sur sa main, les sourcils froncés, le visage dur, elle se taisait.

Une lutte pourtant, se livrait en elle. C'est qu'elle l'aimait bien, son Pierre ! Et puis, elle sentait bien, au fond, qu'il lui disait la vérité.

Mais l'orgueil fut le plus fort !

Pierre lui avait jeté un regard suppliant : elle ne bougea pas, n'eut pas même un geste ; ses lèvres seulement tremblèrent, agitées par l'émotion qu'elle maîtrisait, qu'elle croyait de sa dignité de ne pas laisser paraître.

Alors, exaspéré, Pierre sortit en faisant claquer la porte.

II

Ce n'était pas la première fois que semblable querelle se produisait dans ce ménage qui datait de cinq ans à peine.

Pourtant, le mariage de Pierre et de Marcelle avait été un mariage d'amour.

Adorable jeune fille, Marcelle s'était transformée en exquise jeune femme. De taille moyenne, souple, gracieuse, avec des cheveux d'un blond vénitien, des yeux d'un azur lumineux, elle forçait l'admiration. Mais deux défauts étaient en elle : la jalousie d'abord—puis, un amour-propre poussé à l'excès, qui faisait qu'elle n'avouait jamais ses torts, qu'elle s'entêtait dans la bouderie après une querelle, même quand cette querelle avait été provoquée par elle.

Pierre s'était froissé de cette façon de faire, et, comme de son côté il n'était pas très patient, il en était résulté de fréquentes brouilles entre les deux époux.

Brouilles légères au début, qui duraient peu.

Et c'est Pierre, toujours, qui était le premier à faire les avances pour la réconciliation, et même à demander pardon.

Mais, peu à peu, au fur et à mesure que des paroles plus vives furent échangées, les petites piqûres du cœur se firent plus profondes.

La naissance de Suzanne avait ramené pour un temps l'entente parfaite. Sur le berceau de la fillette, créature de rêves et de délices, les fronts des époux, radieux, se penchèrent. Et leurs mains s'unissaient doucement.

Puis, un jour d'août, un de ces jours où il y a de l'électricité dans l'air, où les nerfs se tendent pour de futiles motifs, une nouvelle discussion éclata ; d'autres encore suivirent.

Pierre, bon au fond, s'aigrissait ; de mauvaises pensées venaient maintenant en son cerveau.

— Marcelle n'a pas de cœur ! songeait-il... Elle a des mots cruels dont elle ne se repent jamais... Non, jamais elle n'a le regret du mal qu'elle m'a causé, jamais elle n'a un bon mouvement pour me revenir !... Au contraire, on dirait qu'elle prend plaisir à ne pas céder, à provoquer ma colère !... Une femme vraiment aimante n'agirait pas ainsi !... Si encore, la réflexion venue, elle savait me montrer, à mon retour, un visage affectueux !

Et il ajoutait parfois :

— Ah ! je finirai par ne plus l'aimer !

Ainsi, le bonheur était bien près d'abandonner ce ménage, où il aurait pu régner toujours !

III

Ce jour-là, en descendant l'escalier, Pierre songeait : — Non, je n'aurais pas cru que Marcelle fut ainsi !... Et ce soir, en rentrant, je la trouverai aussi mauvaise !... Pas l'ombre de sensibilité !

Il avait gagné la rue et il marchait devant lui, un peu au hasard.

Tout-à-coup, il se souvint qu'il avait, dans l'après-midi, un important rendez-vous d'affaires.

Il s'arrêta brusquement.

— Et mes papiers ? fit-il.

Exaspéré par la querelle qui avait éclaté entre sa femme et lui, il était parti en oubliant divers documents dont il avait besoin.

Il fallait retourner les chercher.

Pierre revint donc sur ses pas, regagna la maison qu'il habitait.

En montant l'escalier, son cœur battait singulièrement. Il avait beau, mentalement, adresser des reproches à sa femme, il ne l'en aimait pas moins de toute son âme et il souffrait de ces fâcheries sans cesse renouvelées. Ah ! si seulement Marcelle manifestait quelque repentir, comme il lui eût vite pardonné !

Mais non, il en était sûr, elle ne dirait pas un mot, comme d'habitude !

Eh bien ! lui non plus, il ne parlerait pas : il prendrait ses papiers et repartirait, la laissant à sa sécheresse de cœur !...

A Suzanne, pourtant, il donnerait encore un baiser. Car il l'adorait, la chère mignonne, si innocente, si gentille ! A cause d'elle, mais rien qu'à cause d'elle, — Marcelle ne devant plus compter, se disait-il, — il éprouvait de la peine.

En haut de l'escalier, il tira sa clef de sa poche, la mit dans la serrure. La porte s'ouvrit sans bruit. Il entra.

Suzanne était seule dans la salle à manger. Marcelle ne s'y trouvait plus. L'enfant avait repris son jeu.

Elle n'entendit pas arriver son père, tout à ses poupées.

Pierre, sur la porte, enveloppait l'enfant d'un long regard de tendresse.

Il allait s'avancer.

Mais les mots que prononça à ce moment Suzanne, manœuvrant les poupées qui se trouvaient devant elle, l'arrêtèrent net.

Ces mots étaient :

— Toi, tu es papa... Toi, tu es maman... Et toi, tu es moi, la petite Suzanne... Alors, on va jouer à la dispute.

Un rayon de soleil jouait dans ses cheveux blonds ; elle était comme auréolée d'or.

IV

Pierre la contemplant.

Elle continuait à parler à ses trois poupées, deux grandes, une toute petite.

Et elle disait :

— Voilà... On est à table, papa, maman et moi...
Moi, petite Suzanne, je regarde mon papa et ma
maman... Et puis, j'ai du chagrin, parce qu'y parlent
fort comme quand ils grondent Suzanne... Alors, toi,
papa, tu te lèves vite, et tu t'en vas en tapant la
porte... Après, toi, maman, tu pleures... tu pleures
tout plein ! Et petite Suzanne a de la peine de voir sa
maman pleurer... Pourquoi qu'elle pleure, maman ?...
Elle n'écoute plus rien, elle s'en va avec son mouchoir
sur les yeux, et elle laisse petite Suzanne toute seule...
Eh bien ! faut plus la laisser, parce que petite Su-
zanne... elle a le cœur gros, bien gros !...

Joignant l'action à la parole, la fillette avait fait disparaître deux des poupées sous son tablier, et elle n'en gardait plus qu'une entre les mains, celle qui représentait la petite Suzanne.

Sur la porte, Pierre, immobile, était devenu très pâle.

Cette scène que l'enfant venait de faire mimer à ses poupées devait être — il le comprenait — l'exacte reproduction de ce qui s'était passé dans la salle à manger tout à l'heure.

Elle avait tout remarqué : la dispute, puis le départ précipité de son père... Mais, alors, la suite ?... Elle

devenait être vraie aussi, la suite !... Une fois parti, le cœur de Marcelle, qu'il croyait dur, se fondait donc ?... Elle avait de la peine, elle pleurait !... Pourquoi donc la trouvait-il au retour avec le même visage froid, le même air hautain ?

L'enfant se chargea de l'explication.

Elle continuait, en effet :

—Maintenant, voilà qu'il est tard... La nuit arrive... Maman, elle revient... Elle pleure plus... Elle a bien frotté ses yeux pour que papa voie pas, parce qu'y gronderait, bien sûr, quand il rentrerait... Y sont fâchés, mon papa et ma maman... Y s'embrassent plus comme il y a des fois !...

Pierre se sentait remué jusqu'au fond de l'être !

—Eh bien ! Toto, eh bien ! Lili, poursuivait Suzanne en s'adressant aux deux grande poupées, faut plus vous fâcher ! Petite Suzanne veut pas !... On va se raccommoder, pas ?

Pierre en avait assez entendu.

A pas légers, il traversa l'antichambre, puis il ouvrit la porte du petit salon.

Sur un canapé, Marcelle était assise.

Elle sursauta, essuya vivement ses yeux en se levant.

Mais son geste n'échappa point à son mari.

La fillette n'avait donc pas menti.

—Marcelle... murmura Pierre.

Mais, subitement, le visage de la jeune femme changeait. Elle reprenait tout son orgueil. Dans sa fierté, elle ne voulait point que Pierre pût deviner sa peine.

—Marcelle, reprit-il doucement, viens avec moi...

Il s'était approché, lui avait pris la main, l'entraînait.

—Mais, surtout, ne faisons pas de bruit, chuchotait-il.

A la porte de la salle à manger, tous deux s'arrêtèrent.

Suzanne recommençait son jeu.

Muets, ils l'écoutèrent répéter les mêmes paroles.

La regardèrent faire les mêmes gestes.

Leurs cœurs palpitaient fiévreusement.

Quand enfin l'enfant eut achevé, ils se regardèrent, émus.

Leurs mains s'étaient reprises.

Ah ! quelle leçon l'enfant leur donnait à tous d'eux !

—Marcelle... murmura Pierre.

—Pierre...

Et, ne retenant plus ses larmes, n'essayant plus de les cacher, la jeune femme laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari.

—Ainsi, c'est vrai, ma chérie !... Après mon départ, chaque fois, tu pleurais !... Pourquoi donc ne m'avouais-tu pas ta peine ?... Moi qui te croyais indifférente, et qui t'en voulais !

—Je m'en voulais aussi, mais c'était plus fort que moi : je ne voulais point paraître souffrir, je me disais que ma dignité me commandait de ne pas céder la première !

—Allons ! nous avons un peu tort tous les deux... Suzanne nous le dit bien... Nous ne recommencerons plus, n'est-ce pas ?... Il ne faut pas lui faire chagrin, à notre chérie !

—Non, oh ! non !... J'ai été trop punie moi-même !... Et, maintenant que tu sais tout, je ferai passer mon amour avant mon orgueil !

A ce moment, la fillette, entendant chuchoter près d'elle, se retourna.

Elle demeura interdite.

Puis, tout-à-coup, voyant que papa et maman souriaient, elle s'élança, battant des mains :

—Ah ! que je suis contente !...

Alors, un peu pour augmenter encore sa joie, un peu aussi pour sceller la promesse qu'ils venaient de se faire, Pierre et Marcelle se penchèrent l'un vers l'autre, et, devant la fillette ravie, en une douce étreinte, ils échangèrent un long baiser.

PAUL ROUGET.

Il faut des années de repentir pour effacer une faute aux yeux de l'homme ; une seule larme suffit aux yeux de Dieu. —CHATEAUBRIAND. †

UN VOYAGE D'ÉTUDES A L'EXPOSITION

Dans quelques jours, l'Exposition Universelle sera ouverte. La plus grande activité règne dans la Section Canadienne où de grands efforts sont faits pour donner aux autres nations une haute idée de notre pays et de ses productions naturelles et industrielles.

Nos gravures donnent une idée du travail colossal qui s'accomplit dans cette enceinte où fourmilleront bientôt des millions de visiteurs. Machines énormes, sculptures aux proportions grandioses, palais nouveaux, tout s'apprête, tout se hâte : la date de l'Ouverture est proche !

Que de Canadiens auxquels la fortune a souri auront là une occasion superbe de faire, eux et leurs enfants, un voyage instructif autant qu'agréable ! Quel beau couronnement d'études pour un jeune homme, qu'un voyage de ce genre, fait avec intelligence et bon goût !

M. P. Colonnier, le Professeur bien connu à Montréal, nous communique à ce sujet une idée certainement très heureuse.

Chargé par une famille considérable de cette ville de conduire un jeune étudiant à Paris, il s'adjoindrait volontiers trois ou quatre compagnons de voyage qui profiteraient d'un tel avantage.

Beaucoup de gens disent : "J'enverrais bien mon fils à l'Exposition, mais, mes affaires me retenant à Montréal, il n'ira pas ! Ah ! si j'avais une occasion !..."

L'occasion : la voilà trouvée. Des jeunes gens voyageant avec un homme du pays, instruit, connaissant bien Paris et ses environs, pouvant donner à ses compagnons tous les renseignements historiques, artistiques ou autres sur ce qui se présentera à leurs yeux, leur faisant prendre des notes intéressantes pendant le voyage, leur servant de guide, les empêchant de tomber entre les mains de gens prêts à les exploiter ou à les entraîner là où ils ne devraient pas être : n'est-ce pas là un avantage de la plus haute importance, donnant aux parents la tranquillité la plus absolue sur le sort de leurs chers voyageurs ?

Mais, il faut se hâter ! le temps est proche où il faudra boucler les valises et partir ! Toutes informations supplémentaires au sujet de cet intéressant projet d'excursion seront obtenus au domicile même de M. Colonnier, 537, rue Saint-André.

LA BONTÉ

La bonté, quand on la considère de près, n'est rien moins que le privilège le plus particulier de notre nature, et le trait qui peut-être nous distingue le plus profondément du reste de l'univers.

Nous ne sommes plus au temps où les animaux passaient pour des machines ingénieuses, et nous savons tous que plusieurs d'entre eux ont en commun avec nous l'intelligence, le courage, et quelques lueurs de cet attachement maternel qui est nécessaire à la perpétuité de l'espèce. Mais au milieu de toutes les grandeurs du monde physique, des éclatantes beautés qui le décorent, de ces vastes monuments soumis à des lois inflexibles, au milieu de cet âpre combat pour la vie, auquel tout ce qui existe est condamné, vous cherchiez en vain la bonté ; elle n'habite que le cœur de l'homme.

Seul entre toutes les créatures, l'homme connaît une autre émotion que celle de sa propre souffrance ; le contre-coup de la douleur d'autrui l'atteint, et, en portant secours à ceux qui souffrent, il sent qu'il se soulage lui-même. Bien plus, il sent qu'il s'élève, il découvre qu'il y a de côté, dans son âme, une sorte de chemin ouvert vers une région supérieure à celle où s'agitent tout ce qui l'entoure et où le reste de son être le tient lui-même attaché ! Enfin il ne peut se résoudre à se croire le seul être bon dans l'univers et à regarder son cœur comme l'unique sanctuaire où la bonté réside. Il cherche donc à entrevoir, au delà des rigueurs du monde visible, la souveraine bonté unie à la pleine puissance, et c'est là qu'il met son espoir

ou plutôt son recours contre la dureté de la nature et contre les froissements de la vie. Quand les mœurs s'adoucissent, quand l'homme s'améliore, la bonté est le trait qui le frappe et l'attire le plus dans sa conception de la personne divine. Un poète ancien a dit que la crainte avait enfanté les dieux : soit. Si, pourtant, c'est le culte de la peur qui a élevé les premiers autels, c'est le culte de la bonté qui les conserve.

PRÉVOST-PARADOL.

TERRIBLE INCENDIE

(Voir gravures)

Nous donnons aujourd'hui des vues très exactes de l'aspect des ruines causées par le grand incendie du lundi 26 février dernier.

Ce jour-là fut l'un des plus froids de l'année, et le vent soufflait avec une violence inouïe : près de 60 milles à l'heure. Aussi, le feu, qui d'abord s'était déclaré au Théâtre Français, s'étendit-il bien vite à tout le pâté de maisons de droite et de gauche du Théâtre, ravageant, anéantissant tout ce qui se trouvait entre les rues Saint-Dominique et Cadieux d'une part, Sainte-Catherine et la ruelle parallèle d'autre part.

Nos pauvres pompiers, qui font l'admiration de toute l'Europe et de l'Amérique, éprouvèrent les plus grandes difficultés dans leur dangereux travail. Deux d'entre eux furent même littéralement métamorphosés en énormes statues de glace.

Il n'y eut, grâce à Dieu, aucun accident à déplorer. Après une lutte d'une demi-journée, nos braves pompiers se rendirent enfin maîtres de l'incendie.

Nous remercions vivement nos populaires artistes MM. Laprés et Lavergne, qui ne craignirent pas de braver le froid intense pour nous procurer les photographies de ces ruines.

Nous exprimons aussi toute notre gratitude à M. L.-A. Bernard, pharmacien, en face des constructions incendiées, qui a eu la bonté de mettre sa maison à la disposition de nos artistes ainsi que du délégué de nos bureaux, qui, sans cela, eussent pu courir le risque, partis de chez eux pleins de santé, d'y rentrer... en gros glaçons.

S'il est vrai que la fin justifie les moyens, tout est bien qui finit bien.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

L'HYDROGÈNE PHOSPHORÉ

On introduit dans un verre à pied, contenant une certaine quantité d'eau, quelques fragments de phosphore de calcium ; et aussitôt on répand une épaisse couche de sciure de bois à la surface du liquide. Des



bulles d'hydrogène phosphoré vont se former, pour venir s'accumuler sous la couche de sciure et concentrer en une bulle plus considérable qui crévera la sciure de bois, et en éclatant formera une série d'anneaux au-dessus du verre.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Démolition d'un pont par les Boers



Clichés J. après & Lavergne, 300 rue Saint-Denis

- 1. Un coin de la rue Saint-Dominique.—2. Vue d'ensemble prise de chez M. L.-A. Bernard, rue Sainte-Catherine.—3. Entrée intérieure du Théâtre Français et aspect de la salle.—4. Vue de la rue Sainte-Catherine prise de l'ouest à l'est.—5. Entrée extérieure du Théâtre Français.—6. Aspect de la salle entière du Théâtre Français, vue prise de la rue Saint-Dominique

GRAND INCENDIE AU CENTRE DE MONTREAL.—Vues d'ensemble des ruines, prises des rues Sainte-Catherine et Saint-Dominique

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—Puisque tu es si franche, fait Hubert avec son fin sourire, je t'avouerai une chose. Sans toi, ce beau merle auquel je viens de briser une aile, serait maintenant dans un royaume ou l'autre. Mais lorsque, par tes irrésistibles supplications, tu lui as parlé du chagrin de sa mère s'il venait à être tué, j'ai pensé à la mienne si ce malheur devait être mon partage. Ce souvenir seul lui a sauvé la vie. Car c'est ma volonté, et non le hasard qui a conduit ma balle. Je me suis contenté de venger l'honneur.

On était arrivé à la voiture de Florence. Hubert presse la jeune fille contre son cœur. Il effleure ses cheveux de ses lèvres tremblantes.

Heureux, très heureux, Hubert revient lentement à pied. La nature commence à secouer la torpeur de la nuit. Comme un globe de feu au travers d'un voile, le soleil disperse les nuages. Il laisse voir un ciel plus pur que le jour qui se contemple dans les ondes lisses et majestueuses du Saint-Laurent.

Les piverts, les oiseaux-moqueurs, les engoulvents, les grives, les gobe-mouches, envoient dans les airs des notes confuses. Ces oiseaux secouent leurs ailes engourdies par le repos de la nuit. L'écureuil trotte, grimpe jusque sur les cimes les plus hautes des érables. Il se balance au bout d'une branche. Ici, assis sur son derrière, il grignote des noix qu'il tourne et retourne de ses deux petites pattes de devant. Là, il darde ses noires et pétillantes prunelles sur les lièvres, qui filent comme un trait parmi les hautes herbes.

Au loin, le son sacré d'une cloche invite les fidèles à aller offrir au Seigneur les prémices du jour.

Absorbé dans ses pensées, Hubert ne voit rien, n'entend rien. Aussi, est-il tout surpris de se voir chez lui si tôt. Cependant, il a marché pendant plus d'une heure.

—Maintenant, dit-il, faisons comme tout bon Canadien doit faire.

Il ôte son frac et ne garde que son gilet. Il se met les pieds à l'aise dans de légères pantoufles. Après avoir jeté deux énormes bûches dans l'âtre, il bourre sa pipe de terre blanche et l'allume avec le billet destiné à Florence. Puis il s'assied confortablement devant la cheminée, en disant avec un soupir de satisfaction :

—Console-toi, mon garçon ; ton étoile brille encore !

Il jette les yeux sur le journal et se lève d'un bond, comme mordu par un serpent.

—Ah ça ! sacrebleu ! voilà qui est par trop fort ! Attendez un peu, lord Gosford ! Nous allons voir si vous voulez cesser ces maudits rapports contre les Canadiens. Les réformes que la Chambre réclame avec tant de persistance, nous les aurons, coûte que coûte ! Ah ! Messieurs les Anglais : avez-vous déjà oublié les services que nous vous avons rendus ! Avez-vous oublié que si le Canadien est doux comme l'agneau, industriel comme le castor pendant la paix, il est fort et rugit comme le jaguar quand on l'irrite ?

Le sort en est jeté. Que Dieu ait pitié de nous !

Hubert remet ses vêtements. Il oublie qu'il n'a pas déjeuné. Peu importe. Il s'enfonce dans la rue qui commence à s'animer.

VI

LA VEILLE DE LA TEMPÊTE

Où allait-il ? Il ne le savait pas.

Lorsqu'il avait pris son chapeau pour sortir, son

cerveau était en ébullition, son sang lui brûlait les veines. Il n'était plus son maître.

Deux sentiments opposés remplissaient son cœur ; l'amour, la haine.

Oui, l'amour possédait son âme. Il aimait de toutes les puissances de son être. Il aimait comme l'aigle aime l'aiglon, comme les tourterelles se chérissent, comme le lierre embrasse le tronc auquel il s'attache.

Lui qui avait toujours été d'un scepticisme absolu envers ce noble sentiment de la nature, maintenant, il voulait y croire, parce qu'il aimait.

Hubert pensait parfois, en culottant paisiblement sa pipe de terre blanche au coin de l'âtre : L'amour, l'amour existe-t-il en ce monde dans lequel nous pataugeons, ou a-t-il jamais existé ? A part l'amour maternel porté jusqu'à l'héroïsme, tout n'est-il pas que honteuse bouffonnerie ? La femme, qu'est elle, après tout, quand l'amour vient lui souffler à l'oreille des paroles enchantées ? Une abeille qui butine de fleur en fleur, qui se grise du plus délicieux de leur suc et qui, affreusement ivre, s'en va à la recherche d'un miel plus succulent et plus neuf ! N'est-ce pas le papillon aux ailes polychromes, qui, faisant rutiler aux éblouissants rayons du soleil ses ailes duvetées, se repose tantôt



Baptiste était un canadien du bon vieux temps

sur un lys, tantôt sur une branche de muguet, tantôt sur une immortelle, puis, ouvrant de nouveau ses ailes, va caresser d'autres fleurs après avoir terni les pétales de celles qu'il vient de quitter ?

O femme, tu es la rose qui, après que la foule t'a embrassé de ses lèvres profanes, va toute fanée et sans plus aucun parfum, parer d'une façon dérisoire le refuge de quelque malheureux stoïque !

Serait-il vrai, pensait Hubert, encore la proie du doute, serait-il vrai que l'amour sincère et constant, banni du reste des femmes, se serait réfugié dans le cœur de Florence, et que cet amour vivrait par moi et pour moi ? Et cependant, qui suis je, moi, après tout ? Bah ! les femmes ont parfois de ces goûts qui nous étonnent et nous laissent songeurs. Le seul trésor, et dont on semble faire fi, que je puisse déposer aux pieds de ma bien-aimée, c'est la pureté et la sincérité de mon amour. Mon amour pour Florence durera aussi longtemps que le Dieu qui l'a fait naître et grandir.

S'il a eu un commencement, il n'aura pas de fin. Quand un homme a aimé une fois, il ne saurait re-trouver d'autres feux. Jamais je ne ferai l'insulte d'offrir à une femme un cœur usé ; le voudrais-je, j'en

serais incapable. Jamais femme n'ira décrocher mon amour à l'échalage d'un mont-de-piété.

D'autre part, il détestait l'opresseur, de toute la haine de l'opprimé envers les ennemis de sa chère patrie, de son Canada infortuné. Il désirait la revanche avec autant d'ardeur que la mère à qui on aurait enlevé un des fruits de son amour et de son sang. Il se prenait souvent à penser : " Il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi." Car comment ce jeune homme à l'âme magnanime, qui n'aurait pu voir un pays étranger tyrannisé, sans offrir d'aller donner sa vie pour lui, aurait-il vu d'un œil sec son propre pays, sanglant et râlant sans l'étreinte anglaise ? Non, il ne verrait pas un spectacle si odieux se prolonger plus longtemps. Sa patrie portera la tête haute, ou bien il mourra.

Louis IX, le saint et chevaleresque monarque, avait une bague, dit-on, sur laquelle il avait fait graver les trois noms chers à son cœur de chrétien, de roi et d'époux : Dieu, France, Marguerite. Le jeune Canadien avait, lui aussi, trois noms gravés dans son cœur : Dieu, Canada, Florence. Ces trois noms étaient burinés dans son âme. S'il fallait qu'il expirât pour la cause qu'il allait défendre au prix de son sang, eh bien ! il exhalerait le dernier soupir avec ces noms chéris sur les lèvres.

—Mais faites-donc attention, trounne de l'air, quand vous marchez !

Et celui qui vient d'interpeller Hubert s'apprête déjà à faire jouer ses biceps, la forme la forme la plus ordinaire de la justice alors, lorsque tout à coup il laisse échapper un cri de joie :

—Ah ! mais c'est vous, m'sieu Rolette, faites excuse si je vous ai offusqué. Car moé, voyez-vous, j'vas vite en affaire, j'suis t'un rustaud et j'ai pas été éduqué dans les belles manières comme vous. Tout de même, j'ai du cœur et je vous aime ben, pour preuve, j'peux m'faire hacher comme chair à pâtée pour vous.

—Je te remercie, mon bon Baptiste, je n'ai pas besoin de cette preuve de ton attachement, car je sais que tu es un brave garçon.

Baptiste, bedeau de l'église Bonsecours, était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, taillé en hercule. C'était un Canadien du bon vieux temps. Vêtu d'un costume de grosse étoffe du pays, les cheveux flottant sur les épaules, raides comme des piquants de porc-épic, et recouverts d'une énorme " tuque " rouge, la barbe touffue comme un fagot de branches de houx, une paire de bottes sauvages, une large ceinture écarlate et un brûle-gueule, voilà l'homme. Mais disons que, sous cette apparence rustique, il y avait un jugement plus sûr, et sous cette étoffe grossière battait un cœur plus généreux que chez bien d'autres personnages portés jusqu'aux nues. A quinze ans, il avait fait la campagne de 1812 en qualité de tambour. Il avait même eu la cuisse traversée par une baïonnette américaine.

—A propos, m'sieu Hubert, dit Baptiste en jetant un coup d'œil inquiet autour de lui et en se rapprochant du jeune homme, vous savez M. Brown, un des comptoteurs, j'veux dire un de vos... un de vos... un de vos collègues, comme vous dîtes dans vos discours et dans vot' journal : " Eh ben ! qu'y m'dit, Baptiste, mon vieux, es-tu capable d'être aussi prudent qu'un Peau-Rouge ? Pour ton dévouement, j'en doute pas, car t'es un vrai Canayen."

" L'émotion m'a tellement gagné que j'ai avalé ce que j'avais dans la g.... Toujours est-il qu'y m'dit : " J'vas te confier une... une... une mission tres importante. Tu vas aller trouver tous ceux que je t'ai dit, et tu vas leur dire de se rassembler tout de suite chez moé, rue Craig."

A ce moment, un individu à la charpente osseuse et massive, passant près des deux hommes, avait pu saisir leurs dernières paroles.

—Très bien, se dit celui-ci, j'y serai.

Il disparut aussitôt à travers une rue sale et étroite.

—Mais, m'dit M'sieu Brown, surtout tâche de rentrer M'sieu Rolette, car j'ai absolument besoin de lui.

—Eh ben, dame ! que j'y réponds, j'essaierai. Et vous v'là.

BIBLIOGRAPHIE

—Oui, oui, j'y vais, merci.
Et Hubert, sans plus ample bonjour, s'éloigna.
—Mais qu'y a-t'y donc, ce pauvre garçon, aujourd'hui ! Ne dirait-on pas qu'y s'en va tout dret à la potence ? Tout de même, il y va d'un pas furieusement vite.

Le bon Baptiste, se grattant l'oreille, ne vit plus qu'une chose à faire. Ce fut de s'en aller terminer, lui-même, ce qu'il appelait pompeusement, sa "mission."

—M. Rolette, M. Rolette, vous êtes bien pressé, ce matin.

Hubert, tournant la tête, voit derrière lui la jolie, mais légère Laurette Haillonnot qui avait un faible pour le jeune homme.

—Encore elle ! se dit Hubert.

—Vous vous faites bien rare, Monsieur, fait-elle, en roulant des yeux de colombe. Ne dirait-on pas que vous avez commis quelque crime énorme, et que vous voulez dérober votre présence aux yeux des humains ?... Ah ! j'y suis, vous êtes coupable, et au premier degré. Un homme qui avait juré de ne jamais se laisser prendre dans les filets de l'amour, et qui sans crier gare, y tombe tête baissée, commet certainement un grand crime ?

Après cette longue tirade qu'elle a débitée tout d'un trait, Laurette doit respirer longuement.

—Mais, mademoiselle, les affaires, voyez-vous, les occupations multiples d'un homme qui remplit les triples fonctions de journaliste, d'écrivain et de politique, ne lui laissent pas le loisir de...

—Oh ! oui, je sais, les hommes sont toujours occupés, excepté quand quelque chose les touche de près.

—"Concedo," mademoiselle, vous avez toujours raison, et je vous offre mes plus sincères félicitations. J'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir. Bonjour.

L'altière prétentieuse, tout étonnée, ne bougeait pas plus qu'une statue de sel.

—Mais qu'a-t-il donc, se dit-elle, la bouche ouverte et en le regardant s'en aller. Comment se fait-il que moi, qui serais si grassement dotée, ne voie pas tous les célibataires à mes pieds ? Ah ! les hommes ! les hommes !

Ce matin-là, Hubert aurait volontiers envoyé paître toutes les jeunes filles de Montréal, même les plus séduisantes, excepté sa douce Florence. Aussi, répondait-il par un salut rapide aux gracieux sourires qu'elles lui faisaient.

Enfin il arrive tout essoufflé chez M. T.-S. Brown. Il soulève le lourd marteau en fer battu, qui retombe avec un bruit impérieux.

Une soubrette à l'œil noir et éveillé comme celui d'un émerillon, vient ouvrir.

—Bonjour, ma belle, M. Brown est-il ici ?

—Certainement, monsieur, on vous attend depuis une demi-heure.

En entrant, il voit qu'un bon nombre de Canadiens se sont fait un devoir de répondre au rendez-vous. Des journalistes, des avocats, des ouvriers, des gens de tous rangs et de toutes conditions, discutaient avec beaucoup d'animation.

Il n'y a pas à s'y tromper, leurs physionomies n'expriment pas les mêmes sentiments qu'à une noce de village. Hubert fait son apparition dans la salle. De chaleureux applaudissements saluent son entrée. Car il était aimé de tous, tant pour son physique agréable, toujours en faveur parmi le peuple, que pour son patriotisme chaud, ardent, éclairé, que tous connaissaient et que tous appréciaient.

M. T.-S. Brown, le général des jeunes oppositionnistes, les Fils de la Liberté, annonce le but de cette réunion secrète, but que tous, du reste, connaissent parfaitement.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, tous devront se réunir dans la cour de la taverne Bonacina, en face de l'église presbytérienne, rue Saint-Jacques. Ceux qui le souhaitent pourront se munir d'étendards rouge ou blancs, sur lesquels ils inscriront ces deux mots : *La liberté ou la mort.*

—Mais on va nous arrêter, dit un des jeunes gens avec effroi, voyant déjà les lourdes portes de la geôle se refermer derrière lui.

(A suivre)

Nous avons reçu, de la maison Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, à Montréal, éditeurs si avantageusement connus du public lecteur du Canada, un superbe volume de grande utilité : *Le Canada Ecclésiastique* pour 1900. (Prix 50 cents).

Si la matière à lire est quelque peu aride en ce beau volume, l'exécution du moins est irréprochable. Tout d'abord, une couverture de luxe imprimée en noir, or, rouge et vert ; puis, à chaque diocèse, la reproduction très artistique de la photographie du vénérable chef du diocèse.

Un calendrier très complet indique les fêtes d'obligation, les doubles, les vigiles ; vient ensuite un tableau complet de la Hiérarchie Catholique, précédé d'un fort bon portrait de S.S. Léon XIII. La Délégation Apostolique au Canada, avec la photographie de S. Exc. Mgr D. Falconio.

Rien n'est oublié, et tous les renseignements sont officiels—si nous pouvons nous exprimer ainsi.

LES JEUX DU COIN DU FEU

JEUX A GAGES

Le Chevalier gentil. — Voici un jeu très connu ; le grand nombre des lettres où il est mentionné me le dit. Mais il me dit aussi que le *Chevalier* est très goûté, et c'est pourquoi je le décris rapidement.

Tous les joueurs étant assis en cercle, l'un d'eux dit à son voisin de droite : "Bonjour, chevalier gentil, toujours gentil ; moi chevalier gentil, toujours gentil. je viens de la part de ce chevalier gentil, toujours gentil (il désigne du doigt son voisin de gauche), te dire que son aigle à un bec d'or." La personne à qui a été dite cette phrase, la répète à son voisin de droite. Elle fait ainsi le tour du cercle. Quand elle revient au premier joueur, celui-ci la répète en ajoutant "un corps de merbre," et la phrase ainsi augmentée passe encore de bouche en bouche. Au tour suivant, on ajoute "des pattes de cristal" puis "des serres d'acier"... puis tout ce que sa fantaisie inspire au joueur qui dirige la partie.

Voici où les choses se compliquent. Dès qu'un joueur se trompe, fût-ce d'un seul mot, dans les phrases qu'il doit répéter, on lui plante dans les cheveux une corne de papier roulé. Dès lors, il n'est plus chevalier gentil, il est le chevavier cornard, et il peut être, suivant le nombre des erreurs commises, cornard à une, deux, trois cornes ou davantage. On l'appellera dès lors "cornard à tant de cornes," et il se dénommera ainsi quand il aura à parler de lui. Exemple : Pierre, Paul et Jacques étant assis dans cet ordre, et ayant le premier cinq cornes, le second trois cornes, le troisième deux cornes, Paul dira : "Bonjour, chevalier cornard à deux dornes, moi chevalier cornard à trois cornes, je viens de la part de ce chevalier cornard à cinq cornes, te dire... etc." Naturellement, la phrase sacramentelle doit être prononcée très rapidement.

On arrête la partie quand on en a assez, les trois joueurs qui sont les plus cornards doivent chacun un gage.

La Faience.—Un joueur dirige le jeu. Il fait le marchand de faience. Il adresse successivement à chaque joueur un petit boniment, lui offrant sa marchandise ; le joueur ainsi interpellé doit répondre sans employer les mots *Oui, Non, Monsieur, Madame, Mademoiselle*, ce qui est beaucoup plus malaisé qu'on ne pourrait le croire. Si l'on prononce un des mots interdits, ou si l'on répète une réponse déjà donnée, on donne un gage.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Cette semaine, on donne au Théâtre des Variétés un très joli drame de la composition de d'Ennery, le célèbre dramaturge ; ainsi *La Duchesse de Marsan*

est un genre tout à fait nouveau pour les habitués de ce charmant lieu d'amusement. L'action se passe sous le règne de Louis XIII et est rempli d'intérêt très important.

Ce drame a été exercé avec un soin infini : la mise en scène est irréprochable, car des décors nouveaux ont été faits spécialement pour cette circonstance.

La distribution est très forte, les costumes sont magnifiques ; en un mot, on n'a rien négligé pour faire de la *Duchesse de Marsan* un véritable succès artistique, et ceux qui aiment le bon théâtre peuvent être certains de passer une agréable soirée.

Que les Canadiens-français se donnent rendez-vous au Théâtre des Variétés.

MONUMENT NATIONAL

Jeudi, 8 mars, il nous sera donné d'entendre, au Monument National, *Un chapeau de paille d'Italie*. Cette pièce est reconnue par plusieurs autorités compétentes, comme le chef-d'œuvre d'Eugène Labiche.

Elle comprend cinq actes, et est faite avec un soin spécial, c'est une des comédies qui représente le plus fort personnel et le plus de mise en scène. Elle est remarquable par une intrigue soutenue et une action des plus vives et des plus mouvementées. Notre public, nous n'en doutons pas, se réjouira beaucoup à l'audition de cette œuvre, qui est constamment à l'affiche dans les différents théâtres de France ; c'est peut-être celle qui a eu le plus de renommée, depuis son apparition au Palais-Royal, en 1851. Aussi, la direction a fait de nouvelles acquisitions dans son personnel, pour interpréter une telle pièce d'une manière digne.

Au programme des entr'actes, il nous fait plaisir de mentionner M. Edouard Laberge, bien connu pour sa belle voix de basse.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de FEVRIER, qui a eu lieu samedi le 3 mars, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No 25,273	\$50.00
2e	No 16,591	25.00
3e	No 417	15.00
4e	No 39,162	10.00
5e	No 17,945	5.00
6e	No 6,562	4.00
7e	No 127	3.00
8e	No 18,121	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

283	4,508	11,753	18,429	23,191	30,231	33,729
455	4,945	12,271	18,778	23,218	30,843	34,127
1,138	5,832	12,517	19,073	24,132	31,120	34,319
1,252	6,541	13,165	20,252	24,569	31,312	34,564
1,533	6,783	13,536	20,451	25,258	31,587	34,942
1,542	7,240	13,808	20,737	25,510	31,926	35,216
2,315	7,681	14,917	21,253	25,926	32,351	35,783
2,641	8,243	15,423	21,414	26,185	32,414	36,128
2,798	9,525	15,641	21,931	27,914	32,715	37,209
3,153	10,352	15,974	22,457	28,329	33,032	38,128
3,206	10,419	16,127	22,631	29,140	33,120	38,710
3,537	11,214	17,390	23,183	30,189	33,516	39,451
3,741	11,542					

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

L'âme est un ciel où passent tour à tour les ombres d'un nuage et des clartés de bonheur.

NOTES HISTORIQUES

La Nouvelle-Angleterre

On désignait autrefois sous le nom de Nouvelle-Angleterre cette partie nord-est des Etats-Unis qui comprend aujourd'hui les Etats du Maine, du New-Hampshire, du Vermont, du Massachusetts, du Rhode-Island et du Connecticut, depuis enfin le 41° au 48° latitude nord et du 71° au 74° longitude ouest. La Nouvelle-Angleterre fut donnée par Jacques Ier, en 1606, à la compagnie de Plymouth, sous le nom de Virginie, et c'est le capitaine J. Smith qui lui donna le nom de la Nouvelle-Angleterre, en 1614, lorsqu'il en explora les côtes et en dressa une carte — L'abbé L.-E. Bois.

Noblesse oblige

La noblesse de sang remonte à un millier d'années, mais il ne faut pas croire que noblesse oblige ait été dit à l'époque de Charlemagne. Ces deux mots qui ont retenti dans l'univers civilisé ne datent que de 1788 ; ils ont été prononcés aux Etats Généraux par Gaston-Pierre-Marc de Lévis, fils du général qui succéda à Montcalm dans le commandement des troupes du Canada. La noblesse mourante trouva cette expression qui la définissait elle-même dans son sens le plus radieux.

Vers 1803, M. de Lévis publia un ouvrage d'ingénieur dans lequel il expliquait la possibilité de creuser un tunnel sous la Manche et de cette manière communiquer de France en Angleterre. — BENJAMIN SULTZ.

Inhumations hatives

On cite l'inhumation de M. le chevalier Louis d'Ailleboud et de quelques autres personnages de cette époque, le lendemain de leur décès, comme des faits particuliers. Or, il semble que c'était alors la coutume, et à la fin du siècle dernier, nous voyons cette pratique encore en usage dans l'Eglise.

C'est ainsi que l'abbé Bourg, curé à Saint-Laurent près Montréal et ancien missionnaire en Acadie et à la Baie des Chaleurs, ancien vicaire-général de Québec en ces lieux, fut inhumé dans l'église Saint-Laurent, le lendemain de son décès.

Voici l'extrait de l'acte de sépulture :

Le vingt-un août mil sept cent quatre vingt dix-sept, par nous Vicaire-Général, a été inhumé dans le Sanctuaire de cette Eglise, le corps de Messire Joseph Mathurin Bourg, curé de cette paroisse, décédé hier matin, âgé de cinquante-trois ans, deux mois et onze jours, muni des sacrements de l'Eglise. Etaient présents Messires Lemaire, Rivière, Houdet, Perinault, Desgarest, Orfroy, Prévot et Chenet, tous prêtres qui ont signé avec nous. — ROUX, vic.-gén.

Suivent les signatures des prêtres présents. — L'abbé E.-P. CHOUINARD

La "guignolée"

La *guignolée* est une ancienne coutume consistant à se réunir en bande, dans la nuit du 31 décembre, pour aller souhaiter la bonne année aux amis et connaissances, et faire une collecte pour les pauvres, en chantant la chanson de la *guignolée*.

Le chant de la *guignolée* a déjà eu le privilège d'occuper l'attention de plusieurs écrivains de France et du Canada. M. Ampère, entre autres, fait remonter l'origine de ce refrain à l'époque druidique, quand les prêtres de l'antique Gaule faisant, au nouvel an, la cueillette du gui sur les chênes des forêts sacrées, en poussant le cri de réjouissance : — *Au gui l'an neuf*. Au reste, en plusieurs localités du Canada, *guignolé* se dit *aguillanleu*, et encore aujourd'hui en France, suivant les régions, en emploie la *gui-l'an neu*, la *guillannée*, la *gui-l'anneau*.

Comme contre-poids à la thèse de M. Ampère, certains étymologistes prétendent, de leur côté, que la *guignolée* vient des anciens Phéniciens qui, dans la Gaule, avaient conservé la coutume de s'envoyer réciproquement, une fois l'an, des pots de blé vert en

signe de consolation et de réjouissance, et en échangeant la formule connue : — *Eghin on eit, c'est-à-dire le blé naît, la vie ressuscite*.

Quoi qu'il en soit de ces différentes hypothèses, une filiation directe paraît exister entre notre *guignolée* canadienne et certaines coutumes du Nouvel An encore aujourd'hui pratiquées, dans les régions de France d'où sont venus la plupart de nos ancêtres. Ainsi, en Saintonge, la tradition s'est conservée de parcourir, au nouvel an, les rues des villages, en promenant un "aiguillon de bois tout neuf" dans lequel on embroche les couennes de lard reçues au passage. Cette promenade de l'aiguillon s'appelle alors l'*Aguillon neu* ou la *Guillannée*.

Dans l'ancienne province du Perche, on appelle les présents du jour de l'An : les *égulits*, par allusion, soutiennent les fidèles de M. Ampère, à la coutume druidique qui était de distribuer le *gui de l'an neuf* sous forme d'étrennes, au commencement de l'année. En d'autres régions de Normandie, ces sortes de cadeaux se nomment encore des *aiguillettes*. SYLVA CLAPIN

Le pain bénit

La reddition des comptes du marguillier en charge du Sault-au-Récollet pour l'année 1738 fait mention de l'item suivant : "Pour deux amendes de ceux qui n'ont point donné le pain bénit, 4 livres," ce qui indique que le pain bénit était obligatoire à l'église paroissiale.

Cette pratique séculaire dans l'église perpétuait le souvenir des agapes primitives et symbolisait la participation de toute l'assistance au banquet divin. Elle a fini par être mal comprise et circonvenue par les efforts d'un faux zèle : la vanité lui a donné son coup de mort.

Elle donna lieu aux rivalités parmi les paroissiens et devint une source de difficultés et de discordes que la cérémonie de paix aux balustrades était loin de faire disparaître.

Dès 1645, le *Journal des Jésuites* signale ce malheureux état de choses.

Le pain bénit du dimanche fut transporté au lundy, jour de la Circonsion. Monsieur le Gouverneur le donna. Il y eut quelque parole ensuite, à qui on le donnerait après lui, et il fut trouvé plus à propos de le donner aux marguilliers, M. Giffard et M. des Chastelets, et puis commencer par haut de la côte de Sainte-Geneviève comme par une rue ; puis revenir par en bas, comme par une autre rue, et continuer de la sorte. Le père Vermont en dressa un catalogue.

Cette précaution du père Vermont arrêta pour un temps les difficultés, mais bientôt il fut question de la toilette du pain bénit.

Les dames se chargèrent naturellement d'épingler les festons.

Citons le *Journal des Jésuites* (1646) :

Le dimanche devant la Septuagésime, Madame Marsolet devant faire le pain bénit, désira le présenter avec le plus d'appareil qu'elle pourrait ; elle y fit mettre une toilette, une couronne de bouillons de gaze ou de linge, à l'entour. Elle désirait y mettre des cierges et des quarts d'écus aux cierges, au lieu d'écus d'or, qu'elle eût bien désiré y mettre ; mais voyant qu'on ne lui voulait point permettre, elle ne laissa pas de le faire porter avec la toilette et la couronne de bouillons ; mais devant que le bénir, je fis tout oster, et le bénis avec la même simplicité que j'avais fais les précédents, et particulièrement celui de M. le Gouverneur, crainte que ce changement n'apportât de la jalousie et de la vanité.

On le voit, le pauvre pain bénit courait déjà des dangers sérieux ; c'est encore étonnant qu'il ait pu résister à de si perpétuels murmures.

Dans nos campagnes, on y allait avec beaucoup plus de modération ; les habitants étaient animés d'une piété réelle à ce sujet. La dépense seule ralentit le zèle. Aussi les curés, sans vouloir tout de suite en finir avec l'usage, favorisèrent son abolition. — L'abbé CHS.-P. BEAUBIEN.

UN PEU D'ART AU FOYER

Il dépendra de vous, fillettes et garçons des champs, de faire de votre chaumière un logis plaisant à voir du dehors et plaisant à habiter. De la propreté et du bon ordre je ne vous dis rien. Mais ce n'est pas tout d'être propres et rangés. Il faut aussi disposer toutes choses avec un peu d'habileté et d'élégance. Quelques belles fleurs au jardin ne sauraient nuire aux choux ni aux carottes. Un rosier, une vigne vieilles, une glycine qui grimpe au mur et le tapisse, donne à la plus modeste demeure un air riant. Dans l'intérieur, de vieux meubles soigneusement entretenus et cirés, quelques belles vieilles assiettes sur les galeries du dressoir ; au mur, deux ou trois gravures de bon goût encadrées de simple bois de chêne ; dans un coin, sur une étagère, un vase où trempent quelques fleurs ; sous la vaste cheminée, d'anciens chenets de fer d'une forme élégante, c'est assez pour que l'art s'établisse à votre foyer.

E. PÉCAUET.

Il faut résister toujours, résister quand même, tant que l'on a une parcelle du sol sacré de la patrie sous ses semelles. — GAMBETTA.

LES DISTRAITS



La lecture de mon journal ne doit pas me faire oublier que j'ai une lettre pressée à mettre à la poste.



Mme Létourneau (croyant tenir son fils). — A la bonne heure, aujourd'hui, du moins, tu te laisses peigner tranquillement.

CHOSSES ET AUTRES

Sous Henri VIII d'Angleterre 72,000 vagabonds furent pendus. Sous Elisabeth on en a exécuté 400 par année.

—10,800,000 livres de bœuf sont requises toutes les semaines pour nourrir les habitants de Manhattan, Brooklyn et Jersey City.

—Le correspondant du *Daily Chronicle* à Cape Town, télégraphie ce qui suit en date du 29 : "La femme du général Joubert l'accompagne partout, et c'est elle qui voit à sa table."

—Le goût pour les teintes claires se généralise beaucoup. On est arrivé à porter, même en plein hiver, des vêtements palotots ou pèlerines beige gris, excessivement pâle.

—Un économiste allemand publie une statistique établissant que la Russie est entre toutes les nations, celle dont la population augmente le plus rapidement ; celle-ci aura doublé dans quarante ans.

—Le velours, mais surtout le velours de nuances claires, continue à avoir les faveurs de la saison et c'est surtout lui que choisissent les femmes les plus élégantes pour leur robes de visites.

—Lorsque les dames d'honneur de la reine Victoria ont survécu aux charmes de la jeunesse et qu'elles ont atteint l'âge mûr, elles sont démisées de leurs fonctions, et leurs salaires de \$2,000 est augmenté de \$3,000.

—De plus en plus on orne la ceinture de petits objets porte-bonheur, parmi lesquels le trèfle à cinq feuilles, en or émaillé vert, la petite branche en gui, quelquefois en métal, quelquefois au naturel. Ces amulettes, à l'efficacité desquelles personne ne tient, mais à laquelle tout le monde à l'air de croire, ont quelque chose d'amusant, et il leur est permis d'y céder un peu.

CAS REBELLE GUERI PAR LE VIN DES CARMES

La lettre suivante a été reçue de l'épouse du chef de la maison Jos. Gauthier & Frère, peintres-décorateurs, rue Saint-Joseph :

Québec, 23 février 1900.

MM. A. Toussaint & Cie, Québec.
Messieurs. — Depuis un an, je souffrais de dyspepsie, et pour me débarrasser de cette maladie si ennuyeuse et si douloureuse, j'ai essayé tous les traitements recommandés. Je me suis servie de plusieurs vins médicinaux sans aucun résultat satisfaisant. Dès que votre Vin des Carmes est apparu sur le marché, j'ai été l'une des premières à en faire usage. Je puis dire, en toute sincérité, que j'en ai obtenu une amélioration notable et rapide. Aussi, je continue à prendre le Vin des Carmes, avec la certitude que ce vin seul me guérira. Veuillez me croire.

Mme JOS. GAUTHIER,
de Jos. Gauthier & Frère, Peintres.

PRIX UNIFORME

Les consommateurs ont dû remarquer que le Vin des Carmes se vend au même prix en bouteilles qu'au gallon. En effet on peut se le procurer de son épicer au prix de \$8 la caisse, c'est-à-dire pas plus cher qu'en l'achetant directement de A. Toussaint & Cie.

A VOTRE AISE

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. Le *Baume Rhumal* se vend partout.

LES PERSONNES ÉPUISEES

Les personnes épuisées par un travail excessif du corps ou de l'esprit affaiblies par les maladies aiguës ou chroniques trouveront les Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard le spécifique garanti pour rendre au système la vigueur épuisée.

MODIFIE LES TOUX VIOLENTES ET GUÉRIT SANS RETOUR

Le "Vin Morin Crésophates" est le remède par excellence pour Grippe, Bronchite, Toux, Rhume, Catarrhe, Tuberculose et Anémie. Il est encore un désinfectant très recommandé. Se vend partout et tout le monde en est très satisfait.

CROYEZ

Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le *Baume Rhumal* seul remède à tout cela.

—On signale à San Francisco la présence de missionnaires bouddhistes qui se proposent, dit-on, d'établir en cette ville un temple de Bouddha.

UN REMÈDE QUI GUERIT

Les journaux sont remplis d'annonces recommandant des remèdes qui doivent, d'après leurs inventeurs, guérir tous les maux. Et quand on en fait l'essai, on gaspille son argent sans qu'on obtienne le moindre soulagement. Il faut donc qu'un remède pour être efficace soit composé par un homme de l'art, connaissant parfaitement la maladie contre laquelle ce remède est employé. Tel est le cas du *Régulateur de la Santé de la Femme* et des *Female Plasters* du Dr Jos. Larivière, découverts en 1885 après des études ardues et des peines inouïes. Ces remèdes sont reconnus infaillibles dans toutes les affections inhérentes au beau sexe. En vente chez tous les bons pharmaciens ou écrire au Dr Jos. Larivière, Manville, R. I., pour lui demander une liste des questions secrètes.

MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. Le *Baume Rhumal* vaut mieux que le diamant qui coûte si cher.

LE VIEILLARD SUR LE DECLIN DE LA VIE

Trouvera dans l'usage du *Bromo, Force Vigueur, Consolation et Bien-être*.

Cette préparation se prescrit journellement par les meilleurs médecins du pays. La vente en est si rapide ; les résultats sont si consolants !

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

A BON DROIT

Le sang régénéré, c'est la santé, c'est la prolongation de la vie. C'est précisément en vue de marquer les précieuses vertus des Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard qu'on leur a donné le nom de Pilules de Longue Vie car en vous faisant du bon sang, elles reculent les limites de la vieillesse.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE par les
CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait d'Herbe
de FOUSKÉ MÈS Pars
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARE, Pharmacien MAISON,
54, Boulevard Edgar-Québec
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY

Aliments et Force.

Toute la force de notre corps provient des aliments que nous mangeons. Quand les aliments ont passé par les différentes phases de la digestion ils donnent au sang les propriétés qui fournissent au corps sa nourriture et sa force. Comme le nouveau combustible alimente le feu, ainsi les aliments entretiennent la force du corps.

Mais si les organes qui sont mis en jeu dans les différentes phases de la digestion sont en désordre ou, de quelque façon, incapables d'accomplir leur œuvre, l'indigestion et la dyspepsie se déclarent et la nourriture que l'on prend ne fait qu'alimenter la maladie. Il faut d'abord corriger la cause de ces conditions, la Nature guérira ensuite les effets d'une façon naturelle.

Dans tous les dérangements des organes digestifs *Abbey's Effervescent Salt* est le meilleur aide de la Nature. Il va au siège de la maladie, corrige la digestion défectueuse et donne de la force aux organes. Ainsi la Nature est aidée par l'usage d'*Abbey's Salt* dans la bonne exécution de ses fonctions.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Argenteries

LECTRICES

Vous avez des articles tels que couteaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."
Plaques en Or et en Argent
No 40, côte St-Lambert
Tel. Bell : Main 1387
N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ventes extraordinaires
POURQUOI ?
Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge
DU SUD
du Dr HARVEY

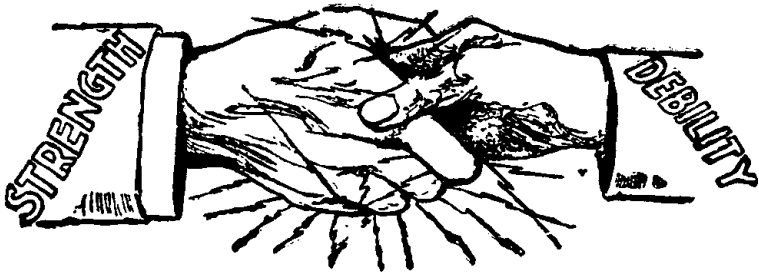
est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.
En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

UNE AIDE AUX HOMMES FAIBLES.



La Ceinture Electrique du Dr. Sanden

Vous la portez confortablement le soir autour de la taille. Tant que vous reposez, la nature vous en communique toute la vigueur et renforce votre système nerveux.

Cette ceinture nouvelle est faite d'après tous les plus récents perfectionnements apportés par la science à l'utilisation de l'électricité. Par le courant électrique, elle redonne la vie.

Nous envoyons soigneusement cacheté et gratis, un livre donnant tous renseignements. Si vous le préférez, venez me voir à mon bureau : ce sera un plaisir pour moi de vous questionner sur votre maladie, de vous exposer les avantages de ma ceinture. Je ne fais rien payer pour consultation. Je réponds personnellement aux correspondances et donne de prudents conseils. Remarquez qu'il n'existe aucune ceinture comparable à la mienne. Souvenez-vous de ce qui précède : cela vous évitera bien des désagréments. Ecrivez-moi ou venez me voir SANS TARDER.

Dr. M. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, - - Montréal.

Heures de bureau : 9 h. matin à 6 h. soir. Le Dimanche de 11 h. matin à 6 h. soir.

Les forces perdues peuvent se récupérer, si l'on rend de l'énergie au système nerveux.

J'ai étudié et traité pendant trente ans les maladies des hommes, jeunes ou vieux, qu'elles aient eu pour cause les erreurs ou les excès de jeunesse ; j'ai reconnu que les remèdes ne peuvent guérir ces maladies, parce qu'ils ne sont que des stimulants, n'opérant qu'un bien apparent. Il n'y a que le courant galvanique des appareils électriques qui donne la vigueur et la force aux nerfs, lorsque cette vigueur a disparu.

CHOSSES ET AUTRES

—Les propriétés municipales de New-York sont évalués à \$575,000,000.

—Philadelphie dépense annuellement \$15,000 pour des concerts municipaux.

—Sa Grandeur Mgr. Langevin estime qu'il y a, dans l'Ouest, 20,000 Galiciens dont la majorité réside au Manitoba.

—Les bergers en Allemagne prédisent le temps en observant la laine sur le dos de leurs moutons. Si elle est frisée, il fera beau.

—Plusieurs villes des Etats-Unis, entre autres Lowell, New Haven, San-Francisco, Syracuse, Troy et Springfield, Mass., ont élu des maires catholiques aux dernières élections.

—Je viens de lire dans un journal un moyen que l'on dit excellent pour préserver le cou, l'hiver, contre les attaques du froid. — Il suffit, paraît-il, d'attacher autour du cou, tout à fait à sa base, un léger cordon de fil, de laine ou de soie, en tâchant de l'y retenir par les vêtements.

—Les jupes sont toujours très collantes sur les hanches ; mais, nous l'avons déjà dit, le collant ne peut aller qu'aux personnes dont les hanches sont un peu accentuées ; les autres doivent se borner aux jupes plissées ou légèrement froncées, qui dissimulent la taille et empêchent de l'apercevoir, ce qui n'est pas une imperfection, au contraire, mais une contrainte pour la mode du moment. Il ne peut donc y avoir une mode absolue, pas plus pour les jupes que pour les autres parties du costume, et chaque femme doit avoir assez de goût pour juger elle-même ce qu'elle doit adopter ou rejeter. Par exemple, les jupes sont toujours fort longues, surtout celles du soir, qui toujours ont au moins une petite traîne, et une jupe toute ronde et ballonnée serait mal venue en ces circonstances.

Sommaire du *Monde Moderne* du mois de février : Roman en supplément ; Le jour du cyclone, par O. Thanet ; La vie des étudiants en Allemagne, par G. Delobel ; Jules Breton, par M. Vachon ; Philadelphie, par J. de Limeuil ; Têtes de pipes, par A. Fraigneau ; La question

ovine en Algérie, par P. Dechambre ; Les assiégés.—La prise de Narbonne : sonnets de Marc Legrand ; L'Exposition de 1900. Les palais de l'Esplanade des Invalides, par L. de Caster ; Une dernière, par J. Normand ; L'instruction des jeunes soldats, par E. Manceau ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal ; Chronique théâtrale, par M. Lefèvre ; La musique, par G. Danvers ; Evénements géographiques et coloniaux, par G. Rouvier ; Le monde et les sports, par A. da Cunha ; Memento encyclopédique ; La mode du mois, par Berthe de Présilly ; La caricature internationale ; Jeux et récréations ; Bibliographe.—Ce numéro contient 135 gravures.

En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désirevaient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. La Cie Médicale Franco-Coloniale 202 St-Denis, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOTEL RIENDAEU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander à 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.50 ; un numéro, 30 cts.
En vente à la librairie Fauchille.

La Grande Librairie FAUCHILLE

Almanachs, Almanachs.

Hachette et Drapeau, 50 cents ; aussi les Almanachs des Calenbourg des Gasconnades, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Jeux de Société, du Charivari, Lunatique, du Voleur, du Bon Catholique, des Saints (ceurs Jésus, Marie, et enfin l'année illustrée, qui contient 10 gravures, prix de cha-un 15 cents, par poste 16 cents. Vient de paraître : "Le Théâtre" du 15 Février, superbe journal qui contient 5 gravures en couleur, plus 40 autres et le texte, prix 0.60.

Jusqu'au 31 Mars seulement
Abonnements au supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, \$1.25 par année, le prix ordinaire est de \$2.00.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

LAPRÈS & LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PÉIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT"
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DECARY.

HOMMES FAIBLES

Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B.-E. McGale, 212 Notre-Dame ; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, zette du piano et du chant de la maison. Donne à nos abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Mademoiselle Graziella Grenier DE BEAUPORT

Se croyait prise de Consommption à la suite d'une forte
attaque de Grippe.

Guérie par le

"Vin Morin Créso-phates"

LETTRE PUBLIQUE

Beauport.

A. M. LE DR ED. MORIN, Québec.

Monsieur le Docteur,

Laissez-moi vous exprimer toute la reconnaissance dont mon âme est capable pour le bienfait inestimable que m'a rendu votre "VIN MORIN CRÉSO-PHATES." Dans le courant de l'hiver dernier, je crus devenir Consumptive à la suite d'une très forte attaque de Grippe qui ne voulait plus se guérir. Ma mère m'avait fait prendre une foule de remèdes qui ne m'avaient apporté aucun soulagement remarquable. Je sentais mes jours

couler rapidement vers la tombe, malgré toute l'attention et les soins du médecin et de mes parents.

Je vis un jour, sur un journal de Québec, une guérison extraordinaire opérée par le célèbre "VIN MORIN CRÉSO-PHATES." Je demandai à ma mère ce qu'elle pensait de ce remède. Pour réponse elle m'en acheta immédiatement une bouteille que je commençai à prendre de suite. Quelques bouteilles de ce fameux tonique suffirent pour effacer jusqu'aux moindres traces du mal.

Depuis cette époque je me porte comme un charme! Honneur au "VIN MORIN CRÉSO-PHATES."

Mademoiselle G. GRENIER.



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR

The Modern Light

2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.



Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co., 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington D. C.



La Santé des Enfants

Dépend souvent du choix et de la surveillance attentive de leur régime alimentaire.

La Peptonine

est l'aliment par excellence des petits enfants; pur et stérilisé, il favorise la croissance et le développement de nos bébés, sans accidents ni inconvénients.

En vente partout 25 Cents la Grande Boîte.

Gros: F. Coursol, 382 Avenue de l'Hot l-de-ville,
MONTREAL.

VOUS VOUS METTEZ AU LIT

pour dormir et vous reposer, afin de pouvoir travailler le lendemain. IL EST IMPOSSIBLE pour vous de vous reposer comme il faut sur un matelas plein de bosses, et vous devriez ou bien le faire refaire ou bien vous en acheter un neuf. Nous pouvons refaire votre matelas dans notre propre fabrique ou vous en vendre un neuf au plus bas prix possible.

Voyez nos Matelas Speciaux tout en crin de **\$10.00**

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue Craig. 2442 Rue Ste-Catherine.



Hémorroïdes

N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe

Du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY


Prix 50c et \$1.00. **ESSAYEZ-LE.**

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal



La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

NOUVELLES A LA MAIN

—Croyez-vous que le fait de porter constamment un chapeau tend à rendre l'homme chauve ?

—Au contraire, j'ai remarqué que le fait d'être chauve tend à faire porter constamment un chapeau.

Le sergent. — Voyons, conscrit, qu'est-ce que tu fais là ?

Le conscrit. — Sargent, que je suis fatigué ; que je me suis laissé dire que mon fusil portait à mille verges, et que voilà cependant dix minutes que je suis dessus et que je n'ai pas bougé de place...

Un avocat plaide contre un dentiste, qui a fourni à l'un de ses clients un ratelier de mauvaise qualité.

—Messieurs, dit-il, je serai bref et plaiderai ma cause en deux mots : " On devait nous mettre pour cinq cents francs de dents ; on nous a mis dedans pour cinq cents francs. Voilà tout ! "

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la " DIXON CURE CO. " ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

FORTIFIENT LES FEMMES FAIBLES

Par la puissante action des " Pilules Cardinales " du Dr Ed Morin disparaissent rapidement les maux de tête nerveux, enflure des mains ou des pieds, douleurs dans les membres, faiblesse générale, etc. Faites-en l'essai avec courage et persévérance.

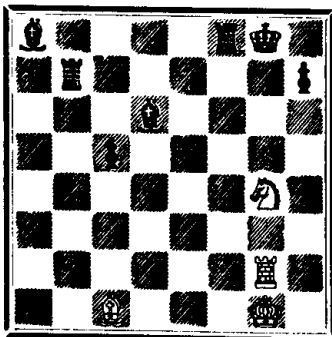
CONTRE LA VIEILLESSE

Le secret de l'éternelle jeunesse est encore à trouver. En dépit de leurs laborieuses recherches depuis des siècles et des siècles, les savants n'ont pas réussi à arracher à la nature le secret de la vie. Mais par exemple ils ont réussi à trouver le moyen de reculer la vieillesse jusqu'à ses extrêmes limites, en fortifiant les tissus, en activant le fonctionnement des organes, en favorisant le jeu normal du système nerveux à l'aide des merveilleuses Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rajeunissent le sang, entretiennent la santé et nous donnent la force de résistance contre les maladies.

LES ECHECS

PROBLEME No 214

Noirs. — 7 pièces



Blancs. — 4 pièces

Les Blancs jouent. Quel est le résultat final de la partie ?

SOLUTION DU NO 213

Blancs Noirs

1 C 2 R 4 D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Un bienfait pour le beau sexe

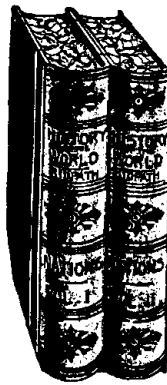
Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

J. A. BERARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERRAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 5 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres, Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors onguons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

187 et 445 RUE CRAIC, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 5129.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 21 MARS 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,500
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui " DORMOL " — ce calmant merveilleux des enfants ! " DORMOL " pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



" La Presse "

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

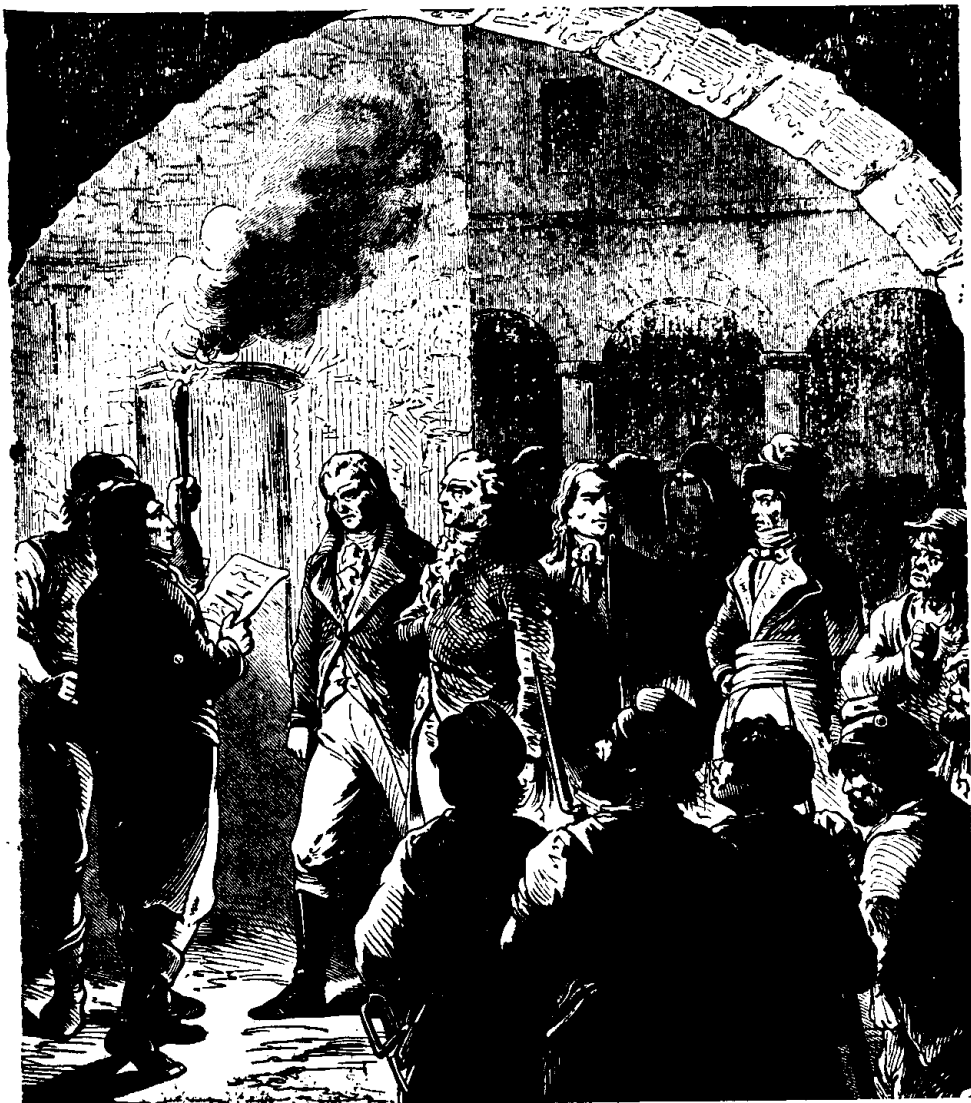
au Canada, sans exception.

CIRCULATION

67,058

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Vingt-cinq détenus furent extraits de la prison

pénétrait dans la maison silencieuse, et la jeune femme retombait sur les coussins, en proie à l'accroissement d'une douleur arrivant aux limites du désespoir.

Lorsque son regard consultait la pendule, elle ne pouvait comprendre que la marche des aiguilles fût si lente, quand les battements de son cœur s'accéléraient jusqu'à l'étouffer. Enfin, après deux heures dont la durée lui parut mortelle, elle tressaillit, rejeta en arrière son grand voile et se dressa sur ses pieds.

La porte s'ouvrit et un jeune homme, dont la beauté rappelait celle de la mère, s'approcha rapidement du divan.

Il était très pâle, et ses grands yeux noirs se baissèrent quand il se trouva en face de celle qui l'attendait.

—Eh bien ! Marie-Joseph, que t'a dit Robespierre ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

—Ma mère, répondit le jeune homme, calmez-vous, je vous en supplie ; rappelez à vous le courage dont vous avez donné tant de preuves.

—Du courage, de l'énergie ! Je n'ai en ce moment que des larmes. Je ne suis pas une Spartiate, moi ! Qu'a dit Robespierre ? parle, tu vois bien que tu me fais mourir...

—Je n'ai rien obtenu, répondit le jeune homme d'une voix sourde, Robespierre, ne tenant compte ni de mes services, ni de mes succès, me regarde maintenant comme un modéré dangereux, en attendant que peut-être il me déclare suspect. L'auteur de *Fénelon* et de *Charles IX* est presque accusé de trahir la patrie, sous prétexte qu'il n'a pas voté les honneurs du Panthéon au misérable dont le couteau de Charlotte Corday débarrassa la France. Un moment même j'ai cru que mon insistance, pour demander l'élargissement de mon frère, serait considérée comme un crime. Au premier mot que j'ai dit en faveur d'André, Maximilien m'a répondu : "Celui qui a écrit l'*Avis aux Français* est traître à la patrie !"

—Traître à la patrie, lui, mon André, ce cœur généreux, cet enthousiaste, ce pauvre et doux poète qui n'a jamais aimé que la Grèce, sa patrie, et la France, qui devait adopter sa jeune gloire. Tu n'as pas plaidé suffisamment la cause de ton frère, Marie-Joseph ; tu n'as pas dit tout ce qui pouvait toucher Maximilien...

—Croyez-vous donc qu'on le puisse attendrir, ma mère ? J'attendrais plus de pitié du bourreau que de celui qui s'est fait nommer l'Incorruptible, et dont nul ne connaît les ambitions secrètes. Il me redoute trop pour faire quelque chose en ma faveur. Ma popularité a plus d'une fois balancé la sienne, et il ne permet pas que l'on s'élève au-dessus de lui. Le jour où *Charles IX* fut joué pour la première fois, j'aurais pu prendre avec les plus forts le gouvernement des affaires, et Danton avait doublé mon succès en s'écriant : "*Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté." Camille Desmoulins trouvait qu'un succès semblable avançait "plus les affaires que les journées d'octobre."

Robespierre, qui a fait guillotiner Danton et Camille, s'attaque maintenant à la famille des Chénier. Il ne me pardonne pas ma gloire, et sachant qu'il m'atteindra au cœur en frappant André, il a refusé de me le rendre. Oh ! tenez, ma mère, ne dites pas que j'ai mal prié, que j'ai négligé une seule des raisons capables d'attendrir cet homme, s'il pouvait être attendri. Je me suis humilié devant lui, je l'ai supplié, je me suis mis à ses genoux, il a vu couler mes larmes... Et son sourire m'a seul répondu. Tenez, cela est horrible, tandis que je demandais la liberté, la vie d'André, des bandes de Jacobins passaient dans la rue Honoré hurlant sous les fenêtres de Robespierre mes odes à la liberté.

—Oui, cela est horrible ! horrible ! fit Mme Chénier, en prenant son front à deux mains. Je ne t'accuse plus, Marie-Joseph, tu as dû parler suivant ton cœur et ta conscience, je suis seule coupable et, seule, je frappe devant Dieu un cœur qu'il châtie pour ses injustices et ses fautes.

—Toi ! s'écria le jeune homme, toi, l'irréprochable compagne de mon père, toi la mère dévouée par excellence.

—Je me jure et je me condamne à cette heure, mon fils. Dieu m'avait donné quatre enfants, et je n'en ai

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

—Arrêté dans trois jours, guillotiné dans quatre répéta-t-il au moment où Robert quittait le cabinet. Pendant ce temps, Rose-Thé se jetait dans les bras de Jeanne.

—Ne crains rien, dit-elle, toutes deux sont sauvées. Quand la blanchisseuse quitta le logis de l'Accusateur, elle cachait dans son corsage une lettre de Jeanne Raimbaud, et dont la suscription portait : *à la citoyenne Louis Chénier, rue Clovis, No 97.*

CHAPITRE XX

LA FAMILLE DE CHENIER

Une femme dont le type trahissait l'origine orientale, et qui, dans la maturité de l'âge, conservait presque sans ombre l'éclatante beauté de la jeunesse, se tenant assise dans un salon garni de meubles incrustés de nacre, tendu de portières de soie broché d'or et couvert d'un tapis à la laine souple, aux couletrs vives. Bien qu'elle portât un costume européen, cette femme, dans la façon de tresser sa belle chevelure noire, dans les babouches ornées de semences de perles

qu'elle portait aux pieds, dans le voile de gaze blanche enveloppant la tête, conservait quelque chose des pays lointains où elle était née, et des habitudes de son enfance. Des instruments de musique, suspendus en trophée à l'une des parois de la muraille, des croquis épars sur une table, des livres en langues diverses, chargeant les rayons d'une bibliothèque, prouvaient le nombre de ses talents et la variété de ses aptitudes. Mais, à cette heure, elle oubliait les guzlas suspendues aux tentures du satin broché d'or, les boîtes d'aquarelles, les étuis de pastels entr'ouverts, les livres d'Homère et les œuvres des Grecs modernes. Celui qui aurait étudié cette femme, étendue sur un large divan, se serait vite convaincu que sa pose n'était pas celle de la mollesse, mais plutôt celle de l'abandonnement que communique une profonde douleur. Elle demeurait immobile faute d'avoir la force d'agir. Le voile, qui couvrait son visage, dérobait en même temps ses pleurs, et ses doigts chargés de pierreries se tordaient, tandis qu'un spasme soulevait sa poitrine haletante.

Parfois elle se soulevait, le coude relevé, l'oreille tendue, cherchant à reconnaître, au milieu des bruits divers de la maison, un pas bien connu ; mais nul ne

véritablement adoré qu'un seul... Va, le châtement qui m'écrase m'éclaire, je n'ai pas su ouvrir les bras assez grands pour vous serrer tous sur ma poitrine. Aurais-je laissé s'exiler Hélène, et la marier à un vieillard qui l'emmena à l'Ile-de-France, où elle est morte ? Constantin et Sauveur, mes deux aînés, ne furent-ils point sacrifiés à leurs cadets ? Toi-même le dois reconnaître. André fut moins aimé que toi. J'avais pour lui de la tendresse, une profonde estime, je ne comprenais pas les côtés mystérieux de cette nature d'épouse. Ses tristesses étranges me peinaient parfois, et sans comprendre qu'il leur devait une part de son génie, je le laissais me quitter pour suivre en Suisse, en Italie, les Trudaines, ses généreux amis. C'était toi qui étais à la fois mon orgueil et ma joie. J'aimais la fougue de ton caractère, je partageais tes ambitions, j'excusais tes passions, je manquais de courage pour réfréner tes folies. Les mères ont parfois de ces sentiments pour les fils prodigues ! Je me grisais de ta gloire, de ta popularité bruyante. Quand une salle de théâtre croulait sous les bravos de la foule acclamant tes œuvres, il me prenait des envies de crier : — C'est mon fils ! c'est mon fils !

Ma vanité maternelle nuisait à mon cœur. Je ne te donnais pas seulement une part plus grande d'amour, j'en vins à renier mes idées, mes goûts, pour adopter tes goûts et tes idées. Je suis née aristocrate et fière. Je tirais autrefois vanité de descendre de la famille des princes de Lusignan, et quand dans tes vers passionnés tu parlais de l'égalité de tous j'aurais accepté de vivre près de toi comme une femme du peuple. Nos traditions de famille, les services rendus par ton père, notre nom même, dont les illustrations remontent assez loin pour que vous ayez pu embrasser la carrière des armes et porter un blason, tout semblait me garder fidèle au passé, et cependant quand tu devins républicain, j'oubliai tout pour te suivre dans la voie terrible où tu te lançais. Je me fis démagogue avec toi, tandis qu'André restait royaliste.

Tu votais la mort de Louis XVI, André s'offrait pour la défendre ; et cependant, c'est encore toi que je préférerais... Les mères sont coupables, vois-tu, quand elles donnent à l'un de leurs enfants une part de tendresse plus grande qu'à ses frères. Il fallut un coup de foudre pour me réveiller. Ce coup de foudre fut l'arrestation d'André à Passy. Alors je compris ma faute, mon crime, j'en demandai pardon à Dieu, mais Dieu ne m'a pas pardonné, puisque Sauveur est encore à la Conciergerie, et qu'André reste à Saint-Lazare.

— C'est affreux ! affreux ! s'écria Marie-Joseph.

— Oui, cela est affreux, dit Mme Chénier en saisissant les deux bras de son fils, et en le regardant avec une fixité trahissant presque la folie, car sais-tu ce que l'on dira un jour : — Marie-Joseph pouvait sauver son frère et il ne l'a pas fait !

— Taisez-vous ! taisez-vous par pitié, ma mère.

— Ce n'est pas vrai, je le sais, je le crois, mais les autres ! Mais la foule ! Mais tous ceux qui savent que dans le récit de vos divisions est renfermée l'histoire même de la Révolution... Va, je le sais, je le sens, à propos de ton nom et du sien, on rappellera Caïn et Abel ! Et moi, moi, la mère, j'entendrai accuser l'un de mes fils après qu'on m'aura assassiné les autres.

— Il me reste un moyen de me justifier, ma mère.

— Lequel ? demanda Elisabeth.

— C'est de demander à partager le sort de mon frère.

— Toi ! s'écria Mme de Chénier en jetant ses deux bras autour du cou de son fils, ne suis-je pas assez éprouvée ; ne trouves-tu pas qu'il règne assez de désespoir dans cette maison, pour l'augmenter par cette menace ? Est-ce que je te soupçonne de haïr ton frère, moi ! Ne sais-je pas que la différence de vos opinions séparait vos esprits sans désunir vos âmes ? Non ! non ! Marie-Joseph, je ne te reproche rien ! Pour sauver André et Sauveur, tu as fait ce que tu as pu, mais l'homme le plus habile, le plus populaire, échouera quand pourra réussir une mère...

— Quoi ! s'écria Marie-Joseph, vous iriez chez Robespierre ?

— J'irai chez Barère ; je me trainerai à ses pieds

s'il le faut ; je le supplierai au nom de ces sentiments d'humanité qu'il se vante de posséder. Je lui demanderai grâce au nom de sa mère, car il a eu une mère, cet homme ! Il ne pourrait voir sans attendrissement une femme en pleurs lui demandant son fils... S'il demeurerait sans pitié, je me rendrais chez Fouquier-Tinville ; je forcerais sa porte, je demanderais à sa femme de prendre pitié de moi, à ses enfants d'embrasser ses genoux. Tu ne sais pas ce que peuvent les larmes d'une mère, Marie-Joseph !

— Rien n'est désespéré encore, dit l'auteur de *Charles IX* en serrant sa mère sur son cœur avec une tendresse désolée, on y regardera à deux fois avant de faire passer en jugement le frère d'un homme aussi populaire que moi. Robespierre se hâte de commettre des iniquités, sans songer à ce qu'il amasse de haines. Tallien, Bourdon de l'Oise, Carnot et leurs amis ont juré de le renverser. S'il le faut, je me joindrai à eux pour sauver André, et je demanderai la tête de Couthon, de Saint-Just et de Maximilien.

Aujourd'hui même, je verrai Tallien et ses amis. Ce soir, je t'apporterai des nouvelles, et je te jure qu'elles seront bonnes. On oublie Sauveur à la Conciergerie, et je ne suis pas inquiet sur son sort, mais nous avons au moins une semaine pour agir, et nous agirons.

Comme Marie-Joseph achevait ces mots, un de ces hymnes ardents, écrits par l'auteur de *Charles IX*, éclata dans la rue, répété par un chœur formidable. Ces strophes, dans lesquelles la Révolution échevelée promenait ses horreurs, et où la liberté brandissait un couperet, produisirent sur Marie-Joseph une impression mêlée de stupeur et de désespoir.

Ainsi, à l'heure où les sanguinaires magistrats de la République préparaient l'acte d'accusation de son frère, les Jacobins, les furies de l'échafaud entonnaient des chants qui maintenant le faisaient frissonner. Il lui semblait que seul il avait déchaîné la Révolution, armé les porteurs de piques, fomenté les haines stupidement furieuses des Jacobins, et dressé les poteaux rouges de la guillotine. Dérision amère ! C'est en répétant ces airs qu'il croyait seulement patriotiques qu'on menait, à la place du Trône-Renversé, les tombereaux dans lesquels s'entassaient les victimes.

Marie-Joseph cacha son front dans ses mains.

— Mon Dieu ! fit-il, mon Dieu ! quel châtement !

Mme de Chénier courut à la fenêtre.

Une bande de forcenés armés de piques, coiffés de bonnets phrygiens, venaient de massacrer dans la rue deux hommes qui avaient pris la défense d'un malheureux ecclésiastique entraîné maintenant dans le flot immonde de la populace, que l'odeur du sang excitait.

Les femmes hurlaient avec les hommes. Et, chose plus horrible encore, dans leur besoin d'imitation, des enfants, enveloppés de haillons rouges, promenaient au bout de bâtons des têtes de chats fraîchement coupées, en répétant cette atroce parodie des litanies :

Illustre lanterne, ayez pitié de nous !

Illustre lanterne, écoutez-nous !

Illustre lanterne, exaucez-nous !

Marie-Joseph arracha sa mère de la fenêtre.

Tandis que défilait cette procession ignoble, une jeune fille, fendait la foule avec peine, pénétrait dans l'allée de la maison de Mme de Chénier, et se précipitait dans le salon, où son fils la soutenait à demi évanouie. L'officiuse de Mme de Chénier n'avait pu retenir Rose-Thé.

— Madame ! Madame, dit la jeune fille, voici un message pressé... J'ai juré de le remettre entre vos mains. Lisez, puis agissez...

— Qui vous a chargée de cette commission ? mon enfant.

— Jeanne Raimbaud. Vous ne la connaissez pas, Madame ?... Mais elle souffre assez pour tenter de consoler les autres... Lisez donc, lisez.

Mme de Chénier parcourut les deux lignes jointes au brouillon de liste dérobé par Jeanne sur le bureau de Fouquier-Tinville.

Quand son regard rencontra le nom de son fils, elle poussa un cri déchirant et tomba à la renverse.

— Il s'agit d'un grand malheur, Monsieur ? demanda Rose-Thé.

— D'un irréparable malheur, peut-être.

— Que puis-je pour vous ? Monsieur.

— Veuillez sur ma mère, il faut que je la quitte pour éviter des désastres plus grands.

— Et que lui dirai-je quand elle reprendra ses sens ?

— Que je suis allé tenter de sauver mon frère.

Marie-Joseph s'élança hors de l'appartement.

Rose-Thé comprit qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même ; elle trouva sur la table un flacon qu'elle fit respirer à la malheureuse femme ; celle-ci ouvrit les yeux, se souleva sur le divan et demanda en regardant autour d'elle :

— Où est mon fils, où est mon fils ?

— Il va sauver son frère, Madame, répondit Rose-Thé.

Madame de Chénier se tordit les mains.

— Il ne réussira pas ! murmura-t-elle. André mourra, mon André...

Des sanglots l'étouffaient, elle dut faire un effort surhumain pour conserver la force de se tenir debout.

Enfin elle y réussit, passa sur ses yeux une main tremblante, puis y voyant une bague de prix, elle dit à Rose :

— Garde ce bijou en souvenir du service que tu m'as rendu, mon enfant, et dis à celle qui t'a envoyée qu'une mère au désespoir a prié Dieu pour elle.

Mme de Chénier frappa sur un timbre et son officieuse parut.

— Je sors, dit-elle, une mante, une coiffure...

Rose-Thé embrassa la main de la malheureuse mère et prit en courant le chemin de la rue de la Loi.

Mme de Chénier, dont les douleurs devaient avoir autant de retentissement que la célébrité de ses fils, avait joui durant sa jeunesse de tout ce qui concourt à donner le bonheur. Elle était née dans l'île de Chypre, et répétait avec orgueil qu'elle descendait des princes de Lusignan. Belle, intelligente, savante, aimable, elle dut à son père une instruction variée, et garda l'amour de l'étude à l'âge où souvent on ne songe qu'au plaisir. Son père, M. Santi-Lomaca, se fixa à Constantinople, et y parvint à une situation enviée. Il occupait un rang important à la cour du Sultan, et fit partie de l'ambassade envoyée au régent de France, par Achmed III. Il appartenait, sans nul doute, aux huit notables dont il est fait mention dans la relation de l'audience accordée, par le roi Louis XV, à Céléby-Méhémet-Effendy, ambassadeur extraordinaire de l'empereur des Turcs, le 21 mars 1721. Plus tard, quand Elisabeth, avide d'apprendre, questionna son père sur les détails de son séjour à Paris et à Versailles, Santi-Lomaca lui fit sans doute, avec l'éloquence imagée des Grecs, une description pompeuse de fêtes auxquelles il avait assisté. Il avait vu les admirables jardins de Versailles, assisté aux concerts où l'on jouait les symphonies de Lulli, le protégé de la grande Mademoiselle, aux intermèdes du ballet du roi, aux fêtes pompeuses où jouaient les eaux montées par la puissante machine de Marly. Il lui parla, pendant les longues soirées, du couvert du roi, des grandes chasses, des collations élégantes servies chez le maréchal de Villeroy ; il l'entretint du jeune monarque dont Méhémet-Effendy disait dans sa relation : " Il a de blonds cheveux d'hyacinthe et la démarche majestueuse de la perdrix. " L'imagination d'Elisabeth Santi-Lomaca s'emplit de ces récits et de ces images ; elle se plut à réaliser dans sa vie de jeune fille grecque les souvenirs paternels. Tandis qu'elle se promenait à Constantinople couverte d'un voile de gaze blanche, lamée d'argent, au milieu d'un groupe d'esclaves, elle évoqua plus d'une fois les dames en paniers, en grand habit de cour, dont la tête poudrée portait tour à tour des aigrettes de diamants et des poufs de roses.

Elle étudia notre littérature, nos arts, notre histoire. Le luxe de l'empereur Mahmoud, dont elle appréciait les splendeurs, ne lui parut jamais valoir les élégances de Versailles. Elle aimait à questionner les nobles voyageurs, les ambassadeurs, sur un pays qui, plus tard, devait être le sien. La maison de M. Santi-Lomaca, tout en conservant les traditions et les coutumes de la vie grecque, adoptait aisément certaines habitudes occidentales, et quand M. Louis de Chénier demanda sa main, elle l'accepta pour époux avec une

joyeuse confiance. Il était né dans un petit village situé sur la lisière du Poitou et de la Saintonge ; la modeste condition de sa fortune lui donna le désir de partir pour un pays où l'on pouvait conquérir à la fois la richesse et les honneurs. La Chambre de commerce de Marseille le chargea d'aller à Constantinople défendre les intérêts d'une importante maison. Plus tard, la protection du comte des Alleurs augmenta l'importance de sa situation, qui se trouva prospère au moment où Louis Chénier épousa Elisabeth Santi-Lomaca.

Ce fut à Constantinople que vinrent au monde ses fils et sa fille. Quand Louis de Chénier songea à quitter la Turquie, pour revenir à Paris, Elisabeth dut se réjouir de voir un pays qu'elle ne connaissait que par les récits de son père, de son mari et des voyageurs.

Elle quitta sans regret Constantinople la ville-paradis des Orientaux, et salua d'un dernier regard, le magique horizon de la Corne-d'or ; les blanches murailles du sérail se découpant sur les verdure sombres, les coupes, les dômes, mettant dans le ciel bleu l'éclat de leurs dorures ; les minarets frêles, élégants comme les palmiers, les maisons roses de Scutari, le cimetière rempli de cyprès noirs, au milieu desquels se détachaient les turbans de marche des tombes.

La situation qui fut faite à son mari lui permit de s'installer à Paris avec un certain luxe. Sans avoir ses entrées à la cour, Mme de Chénier garda de hautes relations. Louis de Chénier, nommé consul général près de l'empereur de Maroc, laissa en France sa femme et ses enfants, et alla prendre possession d'un poste qu'il occupa l'espace de dix-sept années. En 1770, après avoir fait régler sa retraite, il rentra à Paris et se réunissait à Elisabeth, à Constantin, à Sauveur, Marie-Joseph et André. Pendant plusieurs années ces deux derniers avaient habité dans le Languedoc, chez leur tante maternelle. La belle Grecque ne vit point les paysages du midi de la France, qui laissèrent un éblouissement dans le regard et dans la mémoire d'André. Ainsi que sa mère, il était doué de la faculté de voir le côté poétique et beau de toutes choses. Mais à l'heure où André quitta sa mère, celle-ci l'avait déjà accoutumé aux beautés des Muses hellènes, qui devaient se marier avec tant de charme dans les vers d'André avec l'élégance des Muses françaises. Les fils de Mme de Chénier purent voir, chez leur mère, Palissot, auteur de la *Nunciade* ; le peintre David, qui avait opéré une révolution dans les arts ; l'académicien Stuart, le poète de Louis XVI et de la République, que l'on appelait Lebrun Pindare, et qui soupait parfois habillé d'une chlamyde et couronné de roses ; Florian, qui changeait son épée pour la plume facile qui raconta des Bergeries charmantes ; le comte Alfieri, dont les tragédies gardaient une âpre grandeur ; la comtesse de Stolberg, qui avait partagé les espérances et les infortunes du dernier des Stuarts ; la belle, l'intelligente Mme Vigée-Lebrun, qui nous laissa de Marie-Antoinette et de ses enfants d'adorables portraits. Elisabeth adorait les arts. Chaque jour le peintre Cazes donnait à ses enfants des leçons de dessin ; elle-même écrivait avec une facilité charmante des lettres dans lesquelles elle racontait les usages de la Grèce, en mêlant une érudition pleine de finesse à la grâce toute féminine de ses remarques. Elle correspondait avec Voltaire, discutait avec Guy sur l'antiquité des danses de la Grèce moderne, et peignait, avec des couleurs pleines de vérité et de poésie la tristesse des funérailles telles qu'on les célébrait encore dans son pays.

A cette époque, Mme de Chénier était sincèrement royaliste. Elle tenait à l'ancienneté de sa famille, sur laquelle s'appuyait son mari, afin d'obtenir que Marie-Joseph et André pussent embrasser la carrière des armes. Ni l'un ni l'autre n'aimaient l'état militaire ; André donna sa démission et partit pour l'Angleterre avec M. de Luzerne ; Marie-Joseph venait d'écrire sa première tragédie : *Azémire*, et vint la faire siffler à Paris. Il devait prendre une terrible revanche de cet échec avec son *Charles IX*. Louis Chénier était assez bien en cour pour dédier ses *Recherches sur les Mauves* à Son Altesse Royale, Monseigneur le comte d'Artois fils de France, frère du Roi. Durant toute sa jeu-

nesse, Marie-Joseph, le futur jacobin qui devait plus tard voter la mort de Louis XVI, signa ses articles et lettres : le Chevalier de Chénier, et les timbra d'un cachet portant un chêne, une tour et une étoile dans deux écussons surmontés d'une couronne de comte. André s'appelait un peu plus modestement : Chénier de Saint-André.

Un changement progressif s'opéra dans les idées de la famille. Louis de Chénier s'agitait, puis s'irrita du peu de succès qu'obtinrent ses démarches auprès du roi et de ses ministres. Marie-Joseph se sentit tout d'abord entraîné vers une révolution dans laquelle il s'imagina trouver les jours de la république de Fabricius. André, seul, conserva son culte pour la royauté, et demeura étranger aux manœuvres de Sauveur et de Constantin, comme aux ambitions de Marie-Joseph. Il écrivit ses idylles ravissantes, ses poèmes empreints du génie de la Grèce antique, son poème sur Homère exilé. Puis, à mesure que marchait une révolution dont il devinait les drames sinistres, il cinglait de son fouet vengeur les galériens de Collot d'Herbois, et se faisait l'antagoniste d'une Révolution qui, les deux pieds dans le sang, hurlait la *Marseillaise* !

Pauvre André ! Il n'avait pas compris ce que deviendrait plus tard cet hymne composé à un foyer d'Alsace par un homme doublement artiste, entre un vieillard en cheveux blancs et deux jeunes filles, et de la même plume qui avait chanté Myrto la Tarentine, il y ajouta l'invocation : *Amour sacré de la Patrie*. Il songeait alors aux ennemis menaçant les frontières, sans penser que les plus sanguinaires adversaires de la France étaient les Septembriseurs et les Jacobins qui, après avoir massacré les Suisses, allaient renverser les autels, emprisonner le roi, promener la tête de madame de Lamballe au bout d'une pique, pour finir par décréter la loi des suspects et dresser l'échafaud en permanence.

Mais si le doux André garda sa religion politique, sa mère, entraînée par Marie-Joseph, embrassa le parti de la Révolution. Elle la vit à travers l'ambition de son fils. Etrangère à nos lois, à nos mœurs, transportée tardivement sur le sol de France, elle ne comprit peut-être pas bien toute l'horreur de ce qui allait se passer. Puis, quand elle se trouva sur une pente dangereuse, Marie-Joseph l'entraîna.

Elisabeth ne devait comprendre l'horreur de ce qui se passait qu'en voyant enlever ses deux fils. Alors la lionne blessée poussa un cri sauvage d'amour maternel.

Elle pleura à sanglots, elle se repentit en demandant pardon à Dieu de ses erreurs et de ses préférences. Il lui sembla qu'André devenait le plus cher de tous ses enfants, et que pour le retrouver elle sacrifierait Constantin et Sauveur jusqu'à Marie-Joseph qui l'avait enivrée de ses triomphes.

Quand l'infortunée revint de l'évanouissement qui s'empara de ses sens au moment où Rose-Thé lui apprenait que le nom d'André se trouvait sur la dernière liste écrite par Fouquier-Tinville, elle n'eut plus qu'une volonté : courir chez ceux qui condamnaient son fils et leur demander sa vie.

Elle comprenait que la jalousie de Robespierre ne pardonnerait point à Marie-Joseph ses triomphes et son génie. Elle crut qu'elle réussirait mieux que lui, et courut chez Barère, puis chez Maximilien. Deux femmes en pleurs en sortaient, Mme de Chénier les reconnut : Marie-Joseph était l'ami de l'auteur des *Mois*.

—Que venez-vous faire ici ? demanda Elisabeth à Mme Roucher.

—Redemander mon mari, répondit l'infortunée en baissant son front sur l'épaule d'Eulalie. On m'a renvoyé le petit Emile, qui partageait la prison de son père. Les prisonniers sont plongés dans une terreur croissante, si un coup de main n'abat pas avant deux jours le sanglant triumvirat qui nous gouverne, Roucher est perdu...

—Et André avec lui ! ajouta Mme de Chénier.

—Barère a promis, ajouta Eulalie, mais Robespierre, depuis qu'il a rêvé que la jeune Cécile Renaud voulait l'assassiner, voit dans chaque femme une nouvelle Charlotte Corday... C'est la citoyenne

Eléonore Duplay qui garde sa porte, et nul ne passe, Madame, nul ne passe...

—J'attendrai, répondit Elisabeth, il faudra bien qu'il sorte ; j'attendrai sur sa porte, assise sur ses marches, je lui redemanderai mon enfant, je le vaincrai à force de prières et de larmes... S'il lui faut du sang, qu'il me prenne, moi ! Je ne laisserai pas mourir mon fils. Si André meurt, il me semblera que je l'ai assassiné !

—Vous, Madame ! vous ! s'écria Mme Roucher.

—Ah ! vous êtes heureuse ! répondit Elisabeth, vous avez équitablement partagé votre tendresse entre votre fille et le petit Emile, mais moi, je préférerais Marie-Joseph. Il était mon orgueil, et je me sentais plus sa mère que celle d'André ! C'était ma faute, ce sera mon châtement.

Mme Roucher et sa fille firent de vains efforts pour calmer l'infortunée. Tout fut inutile. Les sanglots d'Elisabeth trouvaient, dans l'âme tendre d'Eulalie, un écho d'autant plus douloureux, qu'elle cachait à tous, hors à sa mère, le secret de l'ardente sympathie qui l'entraînait vers André. Elle s'efforça de calmer les appréhensions de Mme de Chénier. Pauvre fille ! elle avait besoin de croire au salut du poète qu'elle implorait avec tant de larmes. Enfin, voyant que ni les prières, ni les paroles ne pouvaient calmer l'angoisse de Mme de Chénier, ni changer sa résolution, elles restèrent près d'elle, accotées contre la muraille, attendant que Robespierre sortit de sa maison.

Mais, durant le reste de cette journée, Maximilien ne sortit pas.

Vers le soir, une patrouille de Jacobins passa près des trois femmes, qui, prises de peur, quittèrent la rue Honoré pour regagner : les unes, la rue des Noyers ; la dernière, la rue Culture-Sainte-Catherine.

CHAPITRE XXI

LE JOURNAL DU SOIR

Tandis que Jeanne sacrifiait sa vie pour la liberté d'Henri de Civray, que Mme de Chénier courait chez Robespierre demander une grâce qui avait été refusée à Marie-Joseph et lui remettre un mémoire adressé au comité de Sûreté générale, André s'enfermant dans sa cellule, paraissait oublier les consolations du naïf amour de Mlle de Coigny, pour ne songer qu'à l'indifférence des amis qui le laissaient sans nouvelles. Celui qu'on a surnommé le "doux André", ce cœur plein d'enthousiasme et de tendresse s'emplissait à cette heure des tristesses de l'agonie. Il se souvenait seulement des moments douloureux de sa vie, de la préférence de sa mère pour le brillant Marie-Joseph, préférence dont il avait cruellement souffert, sans oser cependant jeter un blâme sur sa mère. Il comprenait jusqu'à un certain point son orgueil maternel, il sentait que sa face bronzée et sérieuse attirait moins que la mâle figure de Marie-Joseph, dont la beauté rappelait celle d'Elisabeth Santi-Lomaca. André se rappelait avec amertume avoir passé sa jeunesse loin des caresses de sa mère. Il frémissait d'angoisse et presque de colère quand il entendait de loin des voix avinées répéter dans les rues les hymnes patriotiques de son frère. Il se disait que peut-être, tandis que la charrette immonde, qui venait maintenant chaque jour aux portes des prisons faire sa récolte de prisonniers, le cahoterait dans les rues de Paris pour le mener à la Conciergerie, et de la Conciergerie à l'échafaud, les Jacobins les hurleraient en chœur dans les rues.

André venait d'achever une élégie, quand François de Loizerolles frappa doucement à sa porte.

André courut lui ouvrir.

—Tu travaillais ? lui demanda l'adolescent.

—Est-ce qu'on travaille encore ? lui demanda Chénier. Je me contente d'écrire des strophes dans lesquelles débordent plus de douleur que de haine. Ce qui se passe autour de nous ne me permet plus de trouver les fraîches inspirations de ma jeunesse. Heureux es-tu de songer encore au printemps et de saluer l'espérance comme une aurore. Tiens, il y a quelques jours

sous l'influence de la parole d'un ange, Aimée de Coigny, je m'étais pris à recommencer des rêves de bonheur et d'avenir. Elle me communiquait la sereine confiance de ses seize ans. Je me prenais à croire que cette prison s'ouvrirait pour moi en l'écoutant me dire qu'elle deviendrait ma femme. Mais depuis ! depuis, François, j'ai presque trouvé qu'il était de mon devoir de la fuir. Pourquoi aviver dans son cœur un sentiment dont les fleurs ne peuvent s'épanouir que là-haut ? Puis-je offrir à cette enfant une bague de fiançailles, moi qui n'ai pas peut-être une semaine à vivre ! Elle sera sauvée ! son âge plaidera pour elle ; mais moi, j'ai pour m'accuser l'ardente polémique que j'ai soutenue au *Journal de Paris*.

—Tu oublies ton frère ?

—Non, je ne l'oublie pas. C'est un brave cœur, il multipliera des efforts impuissants pour me sauver. Robespierre le hait, et Robespierre sait qu'il le frappera en me laissant condamner. Oh ! le malheureux ! le malheureux ! L'idée de ce qu'il souffrira des calomnies qui le poursuivront sera la plus grande douleur de mon agonie. Je t'en conjure, comme j'en ai déjà prié Mlle de Coigny, défends Marie-Joseph, quand j'aurai cessé de vivre.

—Je te le jure, répondit François de Loizerolles ; et maintenant, montre-moi tes vers.

André Chénier commençait à peine sa lecture quand il s'arrêta, surpris par le mouvement qui se produisait dans le grand couloir. On entendait des bruits de pas et de voix. Les prisonniers s'appelaient d'un accent étouffé. André et Loizerolles s'offrirent pour s'informer des causes de ce tumulte, et ils apprirent que le comité de Sûreté générale, ayant épuisé les sanglantes comédies de la prétendue conspiration du Luxembourg, allait poursuivre les conspirateurs de Saint-Lazare qui n'avaient pas plus conspiré que les autres.

Certes, les nouvelles de l'enquête sur la conspiration de Saint-Lazare pouvaient, à bon droit, effrayer les prisonniers ; mais au moment où Chénier, Loizerolles et Roucher questionnaient leurs compagnons, le peintre Robert, dont le visage reflétait une vive joie, courut vers Roucher et lui serra la main d'une façon expressive.

—J'ai des nouvelles, lui dit-il, de grandes nouvelles.

—On les dirait rassurantes à l'air de votre visage, dit Loizerolles.

—Un ami dévoué m'a fait parvenir une lettre.

—Il reste donc encore hors d'ici des hommes dignes du titre d'ami ! murmura André.

—Certes, dit Robert, et je me flatte d'en garder. Roucher, mon cher Roucher, séchez vos larmes. Si j'avais eu, il y a une heure, la lettre que je tiens dans mes mains, je ne vous aurais point permis de vous affliger des nouvelles sinistres qui circulent au sujet de cette liste des conspirateurs de Saint-Lazare. Tout va changer, mes amis, tout change déjà. La chute du sanglant triumvirat qui nous opprime est imminente. Le triomphe de Barras et de Tallien semble assuré. Avant une journée nous serons débarrassés des monstres qui ont noyé la France dans des flots de sang.

Robert jouissait à Saint-Lazare d'une grande influence. C'était un homme d'un commerce sûr, d'une honorabilité sans tache, d'un talent rempli d'élégance. Quoique grand admirateur du Poussin, il paraissait cependant garder des préférences pour les faciles traditions de l'école de Boucher. Il avait raffolé de Trianon et de ses bergeries. Toutes les grandes dames de la cour s'étaient fait représenter par lui dans des costumes d'une afféterie charmante, ayant la prétention de se déguiser en laitières et en bergères. Sous Louis XV, les marquises et les duchesses s'étaient fait peindre en Dianes ; sous Louis XVI elles voulaient des houlettes, des pannetières et des moutons. Les ravissantes simplicités de Trianon créèrent une école dont le succès devint une flatterie à l'adresse de la Reine. Marie-Antoinette protégeait grandement Robert. Celui-ci avait été l'ami de Vernet, et conservait de ses relations avec lui un grand culte pour les beautés de la nature. Quand il s'entretenait de la Suisse, avec Roucher et André, son enthousiasme arrivait à l'éloquence. Il se plaisait surtout dans la so-

ciété du chantre des *Mois*, dont la sérénité le reposait. De tous les captifs de la prison Saint-Lazare, Robert, par l'imprévu de sa causerie, et Roucher, par la placidité de son âme, étaient les deux prisonniers qui parvenaient le mieux à arracher leurs compagnons d'infortune à la désolante absorption de leurs pensées.

Les nouvelles reçues par Robert changèrent en une joie subite l'impression laissée par les nouvelles survenues de Verney qui avait remplacé le géôlier Semé à Saint-Lazare.

Mlle de Coigny, qui lisait si bien sur le front d'André quelles peines agitaient son âme, s'avança vers lui avec un sourire.

—Mon poète, dit-elle, " je ne veux pas mourir encore ! " Ne vous en souvenez-vous plus ?

—Je me souviens que je vous aime, dit-il d'une voix étouffée ; mais je me reproche maintenant d'oser vous parler de ma tendresse.

—Nous n'avons plus rien à nous apprendre, lui dit-elle, mais je ne vous permets pas d'oublier.

Les conversations s'animent. On passa soudainement de l'excès de la crainte à l'excès de la joie. Les plus faibles, les plus souffrants d'entre les prisonniers quittèrent leur chambre ; Mme de Loizerolles, que son état de santé retenait chez elle, s'assit à la table commune pour le dîner.

Lorsque Verney parut, il fut entouré, questionné, et ses réponses corroborèrent les nouvelles reçues par le peintre. De grands changements se préparaient dans le gouvernement. Robespierre tremblait pour sa vie. Tallien, Barras et leurs amis ne se quittaient plus. Peut-être à l'heure où il confirmait les espérances des prisonniers, le règne de la terreur était-il déjà fini.

A la fin de la journée le géôlier rassura plus complètement ceux qui le questionnaient. On avait compris les terreurs de Maximilien dans ses derniers discours, le bruit de son arrestation éclata comme un coup de foudre ; on se serrait les mains, on se complimentait, on s'embrassait en pleurant de joie ; les uns tombaient à genoux en remerciant Dieu, les autres versaient des larmes abondantes. La réaction était soudaine, complète. Oh ! combien la vie paraissait bonne ! avec quelle ardeur on se prenait à la joie d'exister. Des noms chéris s'échappaient de toutes les lèvres. Robespierre arrêté, le Triumvirat était perdu. Même si les Jacobins lui prêtaient leur appui et si Henriot lui restait fidèle, son châtement n'en était pas moins sûr.

Nul ne songeait, en ce moment, aux fortunes engluées, aux situations perdues, on se sentait heureux et riche, à la pensée de retrouver ceux dont on se croyait à jamais séparé.

Chénier, Roucher, la famille de Loizerolles, Robert, se groupèrent dans l'angle du couloir, près de l'embrasure de cette fenêtre qu'égayait un rayon de soleil mettant un nimbe sur les cheveux blonds de Mlle de Coigny, comme au jour où André lui avait voué sa vie.

François et André avait tenté d'attirer Henri de Civray, celui-ci était devenu plus sombre que jamais. L'idée de la liberté, si elle lui apportait la pensée de la joie avec laquelle il embrasserait sa mère, se mêlait au souvenir de la trahison de Jeanne. Il ne pensait même pas, sans une sorte d'effroi, à cette jeune et charmante Cécile dont Mme de Civray avait rêvé de faire sa femme. Son cœur atteint d'une plaie profonde ne supportait point l'idée de guérir. Il ressentait plutôt une sorte de joie amère à garder la certitude qu'il vivrait avec cette douleur comme avec une fidèle compagne. L'intensité de la souffrance nous fait souvent souhaiter de ne pas guérir du mal qui nous dévore. Il s'enferma dans sa chambre, tandis que Trudaine, Roucher, Robert et François de Loizerolles parlaient de l'avenir.

—Que feras-tu, une fois ces portes ouvertes ? demanda l'auteur du poème d'*Honoré* à Robert.

—Moi, répondit celui-ci, je m'empresserai de passer la frontière. Que peindrais-je en France, où l'on ne voit plus que des hommes vêtus en carmagnole qui, comme l'a dit Racine, lavent dans " leurs bras ensanglantés, " et des femmes métamorphosées en furies de

la guillotine, ou travesties en déesse Raison ? Si je n'ai plus mes laitières de Trianon, et la jeune reine qui jouait à la fermière dans son étable de marbre, j'irai chercher les Transtéverines, et retrouver les traces du Poussin. Les bergeries sont mortes pour longtemps. On ne me comprendrait plus en France, vois-tu, David a tout changé. Je ne lutterai point contre celui qui fut l'ami de Marat, il me semble que sa peinture me rappellerait toujours les horreurs dont je fus témoin. Après avoir prisonnier à Sainte-Pélagie et à Saint-Lazare, on a soif de liberté à la façon des hirondelles. Il faut de l'air, un ciel bleu, de l'eau, des montagnes. J'ai assez entendu le *Ça ira* pour souhaiter écouter le soir le murmure des cascades de Tivoli. Quand on a vu les patriotes et les Tricoteuses danser la carmagnole, et chanter *Mme Vêto*, on se réjouit à l'idée de voir les belles filles de la campagne de Rome danser la saltarelle au son d'un tambour aux clochettes d'argent, et aux ronflements de la zampogne.

—Je vous promets de vous suivre ! s'écrièrent les trois Trudaine.

—Tu ne dis rien, André ?

—Est-ce qu'André me quitte ? reprit Trudaine. Je n'aime ma fortune que pour la partager avec mes amis, et il a assez d'esprit et de cœur pour me comprendre.

—Je suis certain, ajouta Robert, que Roucher sera du voyage. Il voudra montrer l'Italie à sa fille. Elle possède un sentiment si sincère et si vrai de l'art, que la vue de ses chefs-d'œuvre complétera une éducation déjà brillante. D'ailleurs, ne nous faisons point illusion, mes amis, la France, fût-elle délivrée du Triumvirat qui l'opprime, n'est pas prête de renaître à une tranquillité absolue. Quand s'ouvriront les portes de Saint-Lazare, du Luxembourg, de l'hôtel Talaru, des Oiseaux, de la Conciergerie, chacun comptera ses morts après avoir embrassé ceux qui restent. On rappellera les exilés partis à la suite des princes, on cherchera à rassembler les débris des fortunes détruites. Les terres ont changé de mains. On a décrété les églises de Dieu, et les châteaux des nobles, biens nationaux ; et peut-être leurs vrais maîtres n'y auront-ils plus aucun droit. Deux ans, cinq ans peut-être se passeront avant que la France se remette de la tourmente révolutionnaire. Nous aurons le temps de les passer dans une terre moins troublée.

—Soit ! dit Chénier, nous partirons tous. Ma mère, accoutumée à la tranquillité de la vie des femmes grecques, se réjouira de quitter un pays soulevé comme un volcan. Sauveur oubliera comme moi sa captivité, et j'apprendrai à tous que jamais je n'ai soupçonné Marie-Joseph en prouvant combien je l'aime encore.

André chercha du regard Mlle de Coigny dont le sourire fut une réponse. Elle tenait le petit Emile sur ses genoux, et mit un baiser sur les cheveux blonds de l'enfant.

Roucher, gagné par la confiance de ses compagnons, s'abandonna à la joie de revoir ceux qu'il aimait. Il parla de sa femme, de sa fille avec un enthousiasme tendre. Jamais scènes plus touchantes ne se passèrent dans les lieux où l'on avait versé tant de larmes. On se sépara le soir en échangeant des mots affectueux, et pour la première fois, l'ange du sommeil agita ses grandes ailes sur la prison Saint-Lazare.

Mlle Lenormand rencontra le géôlier au moment où il fermait les portes.

—Vous croyez aux nouvelles qui circulent ? lui demanda-t-elle en le regardant en face.

—Oui, répondit Verney.

—Sur quoi fondez-vous cette certitude ?

—Robespierre et ses complices seront guillotins avant deux jours.

—Oui, répondit Mlle Lenormand de sa voix sibylline, mais deux charrettes remplies de martyrs rouleront avant ce temps jusqu'à la place sanglante.

—Deux ! répéta Verney avec épouvante.